Anne Ancelin-Schützenberger

Aïe, mes aïeux !

350 000
EXEMPLAIRES VENDUS

DDB desclée de brouwer

Aïe, mes aïeux !

Anne Ancelin Schützenberger

Aïe, mes aïeux !

Liens transgénérationnels, secrets de famille,
syndrome d'anniversaire
transmission des traumatismes
et pratique du génosociogramme

16e édition
revue et augmentée

Desclée de Brouwer/La Méridienne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Napier, parlent déjà du « fantôme » qui, pendant la cure, surgit du passé du patient[6], de thérapie familiale systémique et, vingt à trente ans après, utilisent le génogramme.

Thérapie systémique stratégique

Il y a aussi un courant de thérapie familiale intergénérationnelle[7].

Les systémiciens de cette école théorique, désignée comme *thérapie systémique « stratégique »*, utilisent le paradoxe, ce qui le provoque, le « malade désigné » et sa famille. Ils considèrent que la réalité du problème du malade est connue du malade et est aussi connue de sa famille. Leur principe de base, c'est que *chacun peut définir sa propre réalité*. Les solutions aux difficultés rencontrées dans la vie, qu'elles soient de l'ordre de la santé physique ou psychique, deviennent le problème essentiel. L'intervention vise à *redéfinir la réalité, d'une façon plus fonctionnelle*. Nous pourrions dire, dans un langage qui serait peut-être aussi celui de Goffman[8], qu'il faut arriver à voir, à percevoir, à remettre un événement dans une autre perspective, dans un autre cadre, c'est-à-dire dans un autre contexte, faire un *recadrage*.

Thérapie systémique structurelle

La *thérapie familiale « structurelle »*, autre branche de la thérapie systémique, se propose de changer les habitudes relationnelles de la famille, relations devenues stéréotypées. C'est à Philadelphie, à la Child Guidance Clinic, autour de S. Minuchin, que ces systémiciens ont fait école et que leurs techniques ont été largement adoptées, surtout pour la thérapie

des enfants. Bien sûr, il s'agit, en ce qui concerne ce groupe, d'une démarche se centrant sur l'ici et maintenant. C'est Murray Bowen, connu pour son concept de « masse de moi familial[9] » et pour ses techniques de transformation des conflits triangulaires (triangulation) en conflits à deux (dyade), qui soulève de ce fait le problème de la *transmission d'angoisse* d'une génération à l'autre, si la triangulation n'est pas cassée.

Dans une interview de 1991 au magazine *Time*, pour sa mise en scène de *Mademoiselle Julie* de Strindberg au Théâtre royal dramatique de Stockholm, Ingmar Bergman disait : « Cette pièce parle de trois blessures psychiques de Mademoiselle Julie… Il y a des gens dans ce monde qui ont choisi de porter la culpabilité des autres, et elle en est. » Bien sûr cette pièce, comme toute l'œuvre de Strindberg, s'inspire d'un vécu autobiographique et raconte l'angoisse du fils de la servante et des drames familiaux répétitifs de la vie de l'auteur. C'est comme la tunique de Nessus, qui colle à la peau de celui qui emmagasine l'angoisse des ancêtres.

Thérapie familiale psychanalytique

Mais la mouvance qui nous intéresse le plus, ce sont les thérapeutes familiaux qui, partant de bases psychanalytiques, tentent une extension des concepts et outils analytiques à la famille, considérée comme une série de dyades (Nathan Ackerman, Iván Böszörményi-Nagy et, en France, Nicolas Abraham et Maria Török[10]). N. Ackerman[11] fonde sa pratique sur des entretiens duels afin d'aider la famille à prendre conscience des idées fausses et particulièrement des *« reliquats » du passé*.

1. Le Dr Frieda FROMM-REICHMANN avait d'ailleurs travaillé avec J. L. MORENO et édité avec lui *Progress in Psychotherapy*, 1956, New York, Grune & Straton. C'est le « Dr Fried » du roman autobiographique d'Hanna GREEN, *I Never Promised You a Rose Garden*, Holt, Rinehart, Winston, New York, 1964, réédité sous son vrai nom, Joanne GREENBERG, en « poche » (Signet Book, New American Library, N. Y.), roman et ensuite film retraçant la thérapie d'une malade étiquetée schizophrène. Frieda Fromm-Reichmann a passé un an à Stanford, en 1955-1956, au Center for Advanced Study in the Behavioral Sciences, a longtemps travaillé à la célèbre clinique psychiatrique psychanalytique de Chestnut Lodge, en collaboration avec Harry Stack Sullivan ; elle a également supervisé Joséphine Hilgard. C'est aussi elle qui a proposé à des anthropologues et psychiatres, à Palo Alto en 1956, de filmer des familles de schizophrènes en interaction (d'où sont nés le *double bind* de Gregory Bateson et la recherche sur la communication non verbale).
2. *Perceval le fou, Autobiographie d'un schizophrène,* Paris, Payot, 1976.
3. *Tacticiens du pouvoir : Jésus-Christ, le psychanalyste, le schizophrène et quelques autres*, Paris, ESF, 1987.
4. *Une Logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.
5. *Thérapie de couple et de la famille*, Paris, Épi, 1983.
6. Voir « Le fantôme de grand-mère », dans A. NAPIER, C. WHITAKER, *Le Creuset familial*, Paris, Laffont, 1980.
7. Thérapie familiale intergénérationnelle de Murray Bowen, Iván Böszörményi-Nagy, Maurizio Andolsi, Helm Stierlin (Heildelberg), qui développent le concept de délégation, par exemple de dette : on « refile la patate chaude » d'une génération à l'autre.
8. Cf. *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, 1968, et *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973.
9. Le concept est lié à l'*échelle de différenciation du soi* hors de la masse fusionnelle de l'ego familial où tout en haut on trouve les personnes avec un soi structuré et différencié, et tout en bas les personnes qui vivent sous l'emprise de cet ego et ne peuvent prendre distance du vécu.
10. Et depuis, A. Eiguer, A. Ruffiot, E. Granjon, P.-C. Racamier, D. Anzieu, G. Dercherf, S. Tisseron, Y. Purget.
11. Rappelons que Nathan Ackerman a travaillé en psychodrame avec J. L. Moreno – lequel traitait depuis 1930 des couples et des familles, en psychodrame et psychothérapie de groupe.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(né en 1824) réunis le 23 août près du lac d'Annecy.
11. « B TECHOTE, HO HE OdHDH. »
12. *Les Visiteurs du moi*, Paris, Les Belles Lettres, 1986.
13. Par exemple les soignants et les soignés, les uns jamais malades et les autres toujours malades (soi niant, soi nié, selon les lacaniens).
Voir l'ouvrage de la petite-fille de Charles Darwin, Gwen Reverat-Darwin, rappelant son enfance victorienne et l'amour et le plaisir de se faire soigner des uns, et d'être soigné des autres : « L'ennui, c'est que dans la maison de mes grands-parents, c'était un honneur et un triste plaisir d'être malade […] en partie parce que mon grand-père était toujours malade et que ses enfants, l'adorant, avaient tendance à l'imiter […] et à être soignés par ma grand-mère, et que c'était si plaisant d'être soigné et plaint » (ma traduction). *« The trouble was that in my grand-parents' house it was a distinction and a mournful pleasure to be ill. […] This was partly because he was always ill, and his adoring children were inclined to imitate him […] nursed by my grand-mother, and because it was so delightful to be pitied and nursed. »* (REVERAT Gwen, *Period Piece, a Cambridge Childhood*, 1952, rééd. 1987, Londres & Boston, Faber & Faber, p. 122.)
Ou les aidants et les aidés comme, par exemple, Marthe et Marie de l'Écriture.
14. Pour plus de précisions sur cette notion de ressentiment lire :
SIMONTON, SIMONTON & CREIGHTON (1978), *Guérir envers et contre tout*, Paris, ÉPI, 1982, et Anne Ancelin SCHÜTZENBERGER, *Vouloir guérir*, Toulouse, Érès/Paris La Méridienne, 1985 ; Épi/La Méridienne, 1993 ; DDB, 1996 – et aussi les notions de justice, de « donner et recevoir » et de *comptes familiaux* d'Iván Böszörményi-Nagy (cf. Heireman).

Psycho-somatique/somato-psychique

La « body-mind connection »

Les rapports entre l'état d'esprit et le corps étaient connus dans les temps anciens, puis oubliés par la médecine scientifique.
Mais on commence (recommence) à les cerner et à les approfondir.

On a commencé à parler de psychosomatique – à propos de certains aspects de la mauvaise santé ou de la maladie il y a une quarantaine d'années, sous l'influence de la psychanalyse ; mais on commence à aller plus loin depuis 1975-1980.

De plus en plus de recherches sont faites aux États-Unis sur le lien entre le psychisme et le corps (la « body-mind connection ») dans une nouvelle science *interdisciplinaire* qui se constitue depuis 1980, la *psychoneuro-immunologie*.

Les recherches inspirées par la psychoneuro-immunologie découlent de la découverte de nombreux nouveaux neuro-récepteurs (plus d'une centaine), de neurorécepteurs sur des globules blancs et dans le système immunologique ; le fonctionnement même du système immunologique démontrerait que les « états d'âme » des gens, qu'ils soient gais ou tristes, qu'ils se sentent coupables ou pleins de ressentiment, influent peut-être sur le nombre de cellules T et sur le système immunologique. Les premières recherches ont été réunies dans le livre collectif édité par Robert Ader en 1981[1] et les plus récentes discutées au colloque international de psychoneuro-immunologie de Tutzig (juin 1990, en Allemagne, près de Munich) sur l'initiative de Norman Cousins et organisé par la Société allemande de cancérologie – auquel j'ai participé.

Liens transgénérationnels et comptabilité des dettes et des mérites. L'injustice vécue

De ma pratique du transgénérationnel, je suis arrivée à la conclusion que les concepts introduits par Böszörményi-Nagy – celui de la *loyauté invisible* et de la *justice*, la *comptabilité des dettes et des mérites* – permettent un éclairage nouveau en psychiatrie, psychothérapie, psychanalyse, en médecine holistique, en médecine de la personne entière, en psychosomatique. Si un être devient vraiment adulte, si la personne arrive à une certaine liberté, elle est aussi libre de ses comportements, et ceci implique une fluidité des rôles et des obligations dans les relations interpersonnelles. Les structures de la famille ne sont ainsi plus immuables : *en réglant les anciens comptes, on retrouve ce qui devrait être la justice dans le système de cette famille-là*, chaque membre s'inscrivant alors dans un nouvel équilibre du crédit et de la dette. Tous les événements relationnels psychologiques sont structurés par une double motivation : la « structure comportementale manifeste » et la « structuration obligationnelle cachée ». Par conséquent, les relations doivent être conçues comme étant liées à deux systèmes de comptabilité, celui des motivations manifestes déterminées par le « pouvoir » et celui de la hiérarchie des « obligations ».

Voici le cas d'une jeune fille de dix-sept ans qui est amoureuse, et qui a envie de se marier, car elle fréquente un jeune homme : doit-elle et a-t-elle la liberté de l'épouser, d'avoir des enfants et de rendre à ses enfants ce qu'elle a reçu de ses parents ; ou doit-elle, par exemple, comme elle est la cadette, si sa sœur est morte en laissant un bébé, épouser le veuf et élever les enfants de sa sœur, parce qu'elle-même et sa sœur ont été orphelines et « qu'elle le lui doit bien » ? (à sa sœur morte) et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

père était une rencontre de passage, qu'il a abandonné sa mère, qu'elle a dû travailler, et que, son fils étant malade, elle a été obligée – étant donné qu'il souffrait d'épilepsie et d'une affection rénale grave – de le mettre à l'hôpital ; comme cela se passait aux États-Unis et que les hôpitaux sont fort chers et qu'elle ne pouvait pas le payer, elle a dû « l'abandonner pour lui sauver la vie », pour qu'il puisse être pris en charge par d'autres et soigné. Les services sociaux étaient aussi intervenus, considérant que cette jeune fille ne pouvait pas s'occuper de cet enfant gravement malade. En l'apprenant, le garçon en est totalement bouleversé. Quand il revient voir le psychothérapeute, il lui dit : « Ma mère m'a abandonné, mais c'était le seul moyen pour que nous survivions tous les deux, elle et surtout moi. Je ne lui en veux plus, maintenant elle pourra me donner ce qu'elle a été obligée de me refuser auparavant. »

À partir de là, son comportement change. Il cesse d'être agressif et revendicatif, dit son analyste. Il a compris que ce n'était pas un abandon contre lui, mais pour lui.

La compréhension du contexte a transformé le sens et pansé la blessure.

Une approche contextuelle et intégrative

En thérapie, il est important de comprendre à quel niveau il est possible d'intervenir, et à quel niveau se passent les échanges[9]. *L'ensemble du contexte* est nécessaire pour réellement voir les liens.

Il me semble que chaque école de pensée est à la fois importante, utile et éclairante, mais que, pour un *travail d'ensemble* à la fois en largeur (la famille au sens large, les oncles et tantes, les cousins) et en remontant le temps sur

plusieurs générations, la *lignée* et le *lignage*, il est nécessaire de faire un travail *polyréférentiel* : l'approche strictement *systémique* est parfois un peu réductrice et insuffisante, l'approche *individuelle* ou *psychanalytique* est quelquefois insuffisante ; aussi, il serait souhaitable de les compléter par une approche *contextuelle* (comme celle, par exemple, de Böszörményi-Nagy, comme d'ailleurs celle de Goffman) qui inclut les deux précédentes et qui tient compte de « tout le monde », de tous les membres présents et absents de la famille ; c'est le concept de *multiralité*, c'est-à-dire des rapports *latéraux et verticaux*, qu'il y a *en même temps*.

Cette approche reprend les idées de Moreno sur les rôles, les rôles complémentaires, les *attentes-quant-au-rôle*, les *rôles endormis et réactivés*, et aussi l'*atome social* – on retrouve l'approche anthropologique, insistant sur l'importance vitale des règles familiales et du décodage de ces règles – plus souvent tacites qu'explicites.

Faisons une parenthèse.

Margaret Mead[10] racontait que lorsqu'elle commençait à travailler sur le terrain comme anthropologue dans les îles du Pacifique, le problème pour elle était de comprendre la civilisation dans laquelle elle se trouvait et de se faire adopter par cette civilisation, sinon elle serait morte de faim et de froid, ou aurait peut-être été mangée ou massacrée par les animaux ou par les gens. Il fallait, et c'était difficile, apprendre le langage et deviner, décoder, comprendre les règles dites et tacites de la société, qui sont toutes différentes les unes des autres, et dans les diverses îles du Pacifique. D'une île à l'autre, elles variaient et, en tout cas, elles étaient très éloignées de celles des États-Unis. Il lui fallait donc percevoir, deviner, décoder, apprendre les règles d'interaction, pour être acceptée et survivre.

Lorsque nous commençons à travailler avec une famille, ou avec une personne en tenant compte de la famille, qu'il s'agisse de problèmes psychologiques ou psychiatriques, de problèmes de santé ou de problèmes existentiels, il est important de comprendre, dans cette optique, quelles sont les *règles tacites* de cette famille-là, de ce milieu-là.

Des règles de la famille

Citons *quelques règles*[11] que l'on voit souvent dans des familles.

Il est des familles régies par la règle des complémentarités : il y a des *soignants* et des *soignés*. Il y a donc des gens qui soignent les autres et des gens qui sont malades. Comme la famille de Charles Darwin, où tout le monde prenait plaisir dans cette relation soignant-soigné familiale et conviviale (cf. note 36, p. 35).

Il existe des familles où la règle est de tout faire pour que le *fils* fasse des études – l'aîné n'est pas l'aîné des enfants, mais le *premier fils* : cela veut dire que si le fils est le deuxième ou le troisième enfant dans une famille pauvre ou endeuillée par la mort du père, la fille aînée commence à travailler jeune pour que son salaire puisse aider son frère à poursuivre des études. On voit des familles où la fille aînée est secrétaire (sans bac), la deuxième est assistante sociale (bac + 2), le troisième enfant, qui est un fils, est médecin (bac + 7). On se demande pourquoi et comment les filles, la mère, ont travaillé pour « élever le fils » – et comment elles le vivent ensuite.

Il y a des familles où, au contraire, c'est l'*égalité* entre les enfants.

Et des familles où le fils qui se marie habite avec ses parents

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le chasseur de papillons

Nicolas Abraham (1978) raconte l'histoire d'un monsieur ignorant tout du passé de son grand-père. Ce patient est géologue amateur. Chaque dimanche il va chercher des cailloux, les ramasse, et les casse. Comme il est aussi chasseur de papillons, il les attrape et les achève dans un bocal de cyanure. Rien de plus banal ! Cet homme se sent terriblement mal à l'aise et cherche une thérapie. Il en suit plusieurs, dont une psychanalyse – mais sans grand succès. Il ne se sent pas bien dans sa vie à lui. Il s'adresse alors à Nicolas Abraham qui a l'idée de lui faire faire des recherches dans sa famille, en remontant à plusieurs générations antérieures : il apprend alors qu'il a un grand-père (le père de sa mère) dont personne ne parle ! C'est un secret. Le thérapeute conseille à son « client » d'aller voir la famille de son grand-père ; il découvre alors que son grand-père avait fait des choses inavouables ; on le soupçonnait d'avoir dévalisé une banque et fait probablement pire. Il a été envoyé aux « Bataillons d'Afrique » « casser des cailloux » ; il a ensuite été exécuté dans une chambre à gaz, ce que son petit-fils ignorait (*ibid*., p. 431)… « à quoi notre homme passe-t-il ses week-ends ? Il va, géologue amateur, casser des cailloux, et chasseur de gros papillons, il les attrape et les achève dans un bocal de cyanure ». La boucle symbolique est bouclée et il exprime le secret (de « l'objet de sa mère ») secret qu'il ne connaît pas.

Dans un certain nombre de cas, les passe-temps, qui sont des dérivatifs de secrets de famille, sont étonnamment chargés de sens. La seule psychanalyse ou la psychothérapie individuelle, qui ne s'attache qu'au passé symbolique et à ses traumatismes dans la vie individuelle, n'est pas suffisante.

Le « transgénérationnel » met l'individu en chasse de ses secrets de famille, de sa généalogie complète, et de son histoire, dans son vrai contexte.

Quand on retrouve des secrets, des révélations providentielles, un certain nombre d'affects liés au vécu difficile, de répétitions nocives et de traumatismes disparaissent.

Dans l'optique transgénérationnelle, une personne souffrant d'un « fantôme qui sort de la crypte », souffre d'une « maladie généalogique familiale », d'une *loyauté familiale inconsciente, des conséquences d'un non-dit devenu secret*.

Abraham et Török y voient, d'un point de vue psychanalytique, « une formation de l'inconscient dynamique qui s'est installée, non du fait d'un refoulement proprement dit du sujet mais du fait d'une empathie directe, consciente et déniée du sujet parental » [peut-être un télescopage des générations et du temps *(time collapse)*, dirions-nous].

Il est évident que certains d'entre nous portent en eux des « cryptes », comme des tombes où ils auraient enfoui des morts mal enterrés, mal morts – enterrés avec des secrets non dicibles pour leurs descendants – ou des morts injustes (morts prématurées, assassinat, génocide).

Le comportement bizarre (l'expression psychosomatique), la maladie ou le délire incarnent souvent ce fantôme et mettent en scène l'agitation verbale ou les agirs d'un secret enterré vif dans l'inconscient paternel ou grand-paternel.

Mais il reste une question qui n'est pas élucidée, à propos de la manière dont sont transcrits et transmis les secrets de famille dans la vie quotidienne, lorsque les choses ne sont pas dites.

On constate en clinique la transmission transgénérationnelle de traumatismes graves non parlés – ou dont le deuil n'a pas été fait (cf. p. 172) – comme de traumatismes de guerre (gaz,

noyades ou quasi-noyades, tortures, viols – blessant un parent ou son frère ou un camarade de guerre).

La question de la *transmission transgénérationnelle* est posée. Comment est-ce transmis ?

Rien de ce que nous connaissons au point de vue psychologique, physiologique ou neurologique ne permet de comprendre comment quelque chose peut tracasser des générations de la même famille.

Nicolas Abraham et Maria Török, les auteurs des deux concepts, émettent l'hypothèse d'un « fantôme », en tant que témoignage d'un mort enterré dans l'autre, prenant sa source dans l'unité duelle mère-enfant transformée « en union dualiste interne entre conscient et Moi ».

Les descendants d'un porteur de crypte seraient hantés par ces « lacunes laissées en nous par les secrets des autres », selon l'expression de Nicolas Abraham et Maria Török : c'est ce non-dit mais pointé par le silence et l'évitement, qui est parlant et agissant.

---

1. *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978.
2. Bien entendu, si le « fantôme sort » de la crypte d'un membre de la famille après un deuil non fait, c'est que ce fils ou petit-fils n'a pas métabolisé ce deuil non fait de quelque chose ou de quelqu'un ; il ne l'a ni métabolisé ni introjecté, ce qui créerait une sorte de lien entre les générations. Cf. la tradition juive cabalistique du « dybbouk » (fantôme).
3. *Incorporation* : processus par lequel le sujet, sur un mode plus ou moins fantasmatique, fait pénétrer et garde un objet à l'intérieur de son corps (Laplanche et Pontalis). Dans l'incorporation, le sujet se donne du plaisir en faisant pénétrer un objet en soi, en détruisant ainsi cet objet et en en assimilant ses qualités (cannibalisme).
4. Le sujet fait passer sur un mode fantasmatique, du dehors « au dedans », des objets et des qualités inhérentes à ces objets… Proche de l'incorporation… elle n'implique pas nécessairement une référence à la limite corporelle… Elle est dans un rapport étroit avec l'identification

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

I^er^ en montant sur l'échafaud) et soit pardonner, soit « tourner la page » et oublier, afin que morts et violences ne se perpétuent pas en vendetta sans fin, ni que perdure la souffrance.

Et aussi afin que les descendants ne soient encombrés de « fantômes » gênants pour eux, et/ou de troubles physiques graves (maladies, morts), ou de troubles psychiques, marquant ces événements, sans que rien ne soit dit.

Nous avons eu l'occasion de travailler en génosociogramme avec des personnes ayant des problèmes de santé liés au génocide de plusieurs pays et ethnies (Arméniens[8], Kurdes, Juifs, Irlandais, Arabes, etc.) et réussi à en résorber les traces physiques et psychologiques en « nettoyant l'arbre généalogique » familial et groupal. Mais, bien sûr, il ne s'agit que de solutions individuelles, qui ne préjugent en rien d'autres applications éventuelles, à trouver. Et avec le cinquantenaire de la libération des camps et celui du débarquement (juin 1944), on entend se plaindre de terribles cauchemars chez les petits-enfants.

---

1. *Tintin chez le psychanalyste*, Paris, Aubier-Montaigne, 1985, et *Tintin et les secrets de famille*, 1992. Entretiens privés, 1988, 1990.
2. Claudine Vegh, *Je ne lui ai pas dit au-revoir*, Paris, Gallimard, 1980.
3. Le problème des *résidus de l'esclavage* n'est pas encore terminé, ni le ressentiment des Noirs contre les Blancs, malgré l'égalité formelle des droits civils, comme le démontrent sans arrêt les émeutes, encore dans les années 1990, et malgré le fait que l'esclavage (de Noirs par des Noirs) existait en Afrique, à l'époque de la traite et du commerce du bois d'ébène (et qu'il en resterait encore des résidus).
4. Rappelons quelques dates. 622 : début de l'ère musulmane ; 638 : le calife Omar prend Jérusalem ; VII^e^ et VIII^e^ siècles, empire arabe de l'Indus aux Pyrénées ; 1055 : les Turcs dominent à Bagdad, 1096 : Pierre l'Ermite battu par le calife de Nicée (1^re^ Croisade 1096-1099) ; 15 juillet 1099 : les « Franj » s'emparent de Jérusalem (l'histoire arabe raconte que la ville aurait été mise

à sac et juifs et musulmans égorgés) ; puis les Arabes reprennent Jérusalem aux Croisés ; 1100 : Baudoin se proclame roi de Jérusalem ; 1115 : alliance des princes musulmans et francs de Syrie contre le sultan ; 1148 : le roi de France Louis VII et l'empereur d'Allemagne Conrad sont battus devant Damas ; 1187 : Saladin reconquiert Jérusalem ; 1204 : les « Franj » s'emparent de Constantinople et la mettent à sac ; 1218-1221 : poussée de Gengis Khan (1167-1227) et invasion franque en Égypte ; 1244 : les Francs perdent Jérusalem pour la dernière fois ; 1248-1250, 7e Croisade : invasion de l'Égypte par le roi de France saint Louis (Louis IX), qui sera capturé, puis échangé contre rançon et rentrera en France en 1254, et qui mourra de la peste devant Tunis le 25 août 1270, au début de la 8e Croisade.

(Les huit Croisades : 1re, 1096-1099 ; 2e, 1147-1149 ; 3e, 1189-1192 ; 4e, 1202-1204 ; 5e, 1217-1219 ; 6e, 1228-1229 ; 7e, 1248-1254 ; 8e, 1270.)

5. Un exode-exil-émigration, dans un sauve-qui-peut précaire, tournant souvent mal et proche des fuites actuelles des « boat people », selon Jacques Attali, *1492*, Paris, 1992. Dans un contexte et un choix difficiles : partir sans bagages en laissant tous ses biens ou se convertir de gré ou de force au catholicisme et rester, dans un climat de suspicion perpétuel, des « marranes » convertis et surveillés par l'Inquisition – et même en mer : risque d'arraisonnements des embarcations par des pirates, d'esclavage, de meurtre, de naufrage. Certains sont partis avec Christophe Colomb, le dernier jour, le 3 août 1492.

6. À la suite de l'acquittement de deux policiers blancs, accusés d'avoir brutalisé un automobiliste noir, en Californie, en avril 1992 – photos de Reginald Denny prises par Bob Tur pendant les émeutes de Los Angeles et largement diffusées.

7. Le romancier noir américain Alex Haley décrit dans *Roots* sa recherche de son identité et de ses racines, et remonte à son ancêtre emmené d'Afrique en esclavage.

8. Voir, dans les exemples cliniques, l'histoire de Jacqueline et du génocide arménien, p. 118, et p. 159 le traumatisme de « vent du boulet » transgénérationnel, avec les cauchemars d'anniversaire des descendants des traumatisés de guerre, cinquante, cent, cent vingt-cinq, deux cents ans après (et le Kosovo six cents ans après).

Mes recherches sur le génosociogramme et le syndrome d'anniversaire

J'ai commencé à m'intéresser à ce sujet, il y a une douzaine d'années, à partir d'une réflexion de ma fille. Elle me disait : « Tu te rends compte, maman, que tu es l'aînée de deux enfants, dont le deuxième est mort, que papa est l'aîné de deux, dont le deuxième est mort, que moi je suis l'aînée de deux enfants, dont le deuxième est mort… et que depuis la mort d'oncle Jean-Paul, je craignais en quelque sorte celle de mon frère… » (jusqu'à ce qu'elle survienne).

Cela m'a fait un choc. C'était vrai – et le fait qu'il s'agisse d'accidents, et d'accidents de voiture, ne changeait rien au problème, au contraire.

J'ai alors recherché dans ma mémoire, au sujet de ma famille, et ai retrouvé des morts, et des morts à répétition : ma filleule est « orpheline héréditaire » – et sa mère était déjà orpheline jeune et sa fille aussi –, et mon grand-père tant aimé était aussi orphelin jeune, et l'aîné.

Et puis j'ai recherché dans ma belle-famille, dans les archives alsaciennes et, pour ma belle-mère, dans le Midi (elle aussi était l'aînée dont le deuxième était mort), en m'aidant des recherches sur la famille qu'avait faites le « cousin curé » de Marseille, pour sa thèse, et ensuite à l'aide de recherches d'archives faites par une vraie généalogiste, en Provence et à Paris, afin de mettre au clair la généalogie de ses grands-parents pour mes petits-enfants. Quelle surprise de taille a été de trouver des racines en Normandie, près de l'endroit où, par hasard, les parents du mari de ma fille avaient acheté une petite maison « en passant par là », et de trouver pour la famille de ma belle-mère

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

troisième présidents des États-Unis, Thomas Jefferson (1743-1826) et John Adams (1735-1826) sont tous deux morts le même jour (4 juillet 1826), cinquantième anniversaire de la signature de la Déclaration d'indépendance (4 juillet 1776). C'est comme s'ils attendaient cette date de signature pour *participer à l'événement* du cinquantenaire et s'en aller « mourir » ensuite.

Certaines de ces *coïncidences familiales ou historiques* pourraient mieux se comprendre comme des *réactions aux anniversaires*, comme un *syndrome d'anniversaire*, nous dirions comme une expression de l'*inconscient transgénérationnel familial et social*.

Certaines personnes sont angoissées ou *déprimées chaque année, à la même époque, sans savoir pourquoi* ni se rappeler qu'il s'agit de la période anniversaire de la mort d'un proche – parent ou ami – et sans pouvoir établir de relation consciente entre ces faits répétitifs.

De nombreuses personnes ont été opérées, comme par hasard, un jour anniversaire de mort ou d'accident d'un père, frère ou parent, « coïncidence » découverte à la suite de complications postopératoires par exemple.

C'est pourquoi il nous a toujours paru important de présenter le syndrome d'anniversaire aux médecins de famille, chirurgiens, cancérologues, psychothérapeutes, travailleurs sociaux, pour les aider à aider leurs patients, tellement les cas de *fragilisation physique et psychique* sont fréquents aux *périodes anniversaires* et les symptômes peu clairs, tant qu'on ne met pas ce *lien d'anniversaire* en évidence.

Un médecin américain, le Dr George Engel, a étudié ce phénomène sur lui-même (1975). Il décrit par exemple qu'il a fait une *crise cardiaque aux dates anniversaires de la mort brutale de son frère* (de quarante-neuf ans) par arrêt cardiaque –

dont une crise grave le jour du premier anniversaire de sa mort. Peut-on émettre l'hypothèse d'une identification inconsciente avec son frère, le faisant réagir physiquement de la même façon au *stress d'anniversaire* (à l'angoisse de mort). De la même façon certes, mais à moindre degré : car George Engel, lui, survécut et en parla. Il a écrit un article sur ce sujet, décrivant son angoisse à ce moment-là (quarante-neuf ans). Il vit aussi une autre angoisse, liée au syndrome d'anniversaire, son *angoisse de mourir au même âge que son père* (cinquante-huit ans) ; d'une façon inconsciente il « choisit d'oublier » cet âge pour survivre.

C'est ce *passage difficile au même âge de mort* d'un père, frère, mère ou autre proche, que j'appelle la *période de fragilisation, liée au « stress d'anniversaire »* (voir p. 26 l'exemple des deux frères, Bernard et Lucien, le survivant et le mort).

On voit souvent, au décours des générations, une *mort brutale* se marquer par la suite, dans l'histoire familiale, par un accident de moins en moins grave sur cent à cent cinquante ans par exemple, comme dans l'histoire de l'accident de la bataille de Sébastopol (p. 52), ou l'histoire du jeune Roger et de la rentrée scolaire (p. 122)… ou par une naissance – à la même date – dans les générations suivantes (par exemple petits-enfants de blessés de Verdun [21.02.1916] naissant un 21 février 1996 ou un 11 novembre). *C'est une forme de fidélité invisible*.

C'est rappeler ainsi un grand-père ou un grand-oncle souffrant, blessé ou tué pendant la Grande Guerre. Et rappeler les souffrances et traumatismes de la guerre et l'arrêt des combats par l'armistice du 11 novembre 1918 – par une naissance ou une fausse couche spontanée[8].

---

1. Déjà deux sœurs de mon grand-père avaient fait des études de sciences et

obtenu un doctorat au Polytechnicum de Zurich en 1888 et tante Nathalie (P.) a travaillé comme chimiste dans le labo de son mari en Suisse peu après et ensuite à Paris.

2. Après le départ vers le centre de la France et Paris des Alsaciens francophiles, avant l'Occupation allemande (perte de l'Alsace-Lorraine après 1870).

3. Pour trouver un terme plus général et moins technique que *génosociogramme*.

J'ai appris récemment que le terme de *psychogénéalogie* était aussi utilisé en France par un artiste, mais dans un contexte assez différent, et avec une autre grille de lecture. Alexandre Jodorovsky (« Jodo ») est un cinéaste-metteur en scène chilien (d'origine russe), ayant vécu et travaillé au Mexique (cf. *La Montagne sacrée*, dans les années 1970), puis aux États-Unis et en France (où il crée, avec Arrabal et Topor, le groupe surréaliste « Panique »). Il aurait utilisé, dans les années 1980, une « psycho-sorcellerie » (au sens mexicain du terme), ensuite rebaptisée
« psychogénéalogie » (après qu'une de ses élèves eut fait un stage avec moi). Il utilise une sorte de lecture intuitive de la généalogie familiale en utilisant le « tarot ». À ce jour (1991-1993), il n'a rien publié (son manuscrit, écrit en collaboration, aurait disparu de sa voiture en vacances). Est-ce un acte manqué ? Il ne travaillerait plus (ou plus guère) dans ce domaine. Je ne le connais pas. Il écrit des bandes dessinées.

Quant aux coïncidences, c'est amusant de noter que j'ai utilisé ce terme aussi dans les mêmes années 1980, et si mes plaquettes sur ce sujet et articles ont bien paru, le manuscrit tapé aurait été « avalé » dans la machine de la personne qui le tapait, et mes notes et manuscrits non rendus, ce qui m'a retardée de deux ans pour la publication de mon livre (réécrit donc un peu autrement, de façon non universitaire, et sans toutes les références, mais peut-être plus lisible).

C'est une drôle de coïncidence, ces deux manuscrits disparus chez lui et chez moi.

4. J. Hilgard, de San Francisco, a écrit vers 1953 sur l'*anniversary syndrome*, mentionné par Rupert Sheldrake dans une conversation, et que je n'ai pu me procurer au moment d'écrire mon premier texte. Sheldrake, bien que parlant de la *présence du passé* (I^{er} Symposium international de Tours, 31 octobre-5 novembre 1988), ne trouve aucun rapport entre ses recherches (et l'espèce de « co-saut » qualificatif et de co-performance animale) et les miennes – bien qu'elles lui paraissent intéressantes – ni avec les « cordes du temps »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les gens se demandent quelquefois d'où vient leur *prénom* et se posent des questions.

J'ai travaillé, par exemple, avec une jeune femme qui avait eu une série d'accidents de voiture, et qui se demandait pourquoi elle s'appelait Ariane, qui est un prénom peu commun. Elle se demandait quel rapport son père pouvait avoir avec elle, problème difficile à résoudre : elle n'avait pas connu son père, il était mort avant sa naissance. Elle était une enfant posthume, et la seule chose qu'elle savait de son père, c'est qu'il avait choisi son prénom, et donc qu'il y avait un lien entre son prénom Ariane et son père. Elle avait appris la mythologie grecque au lycée : elle a donc cherché Ariane, le fil d'Ariane, le labyrinthe de Thésée, et cela ne donnait rien du tout. Elle ne sentait pas qu'il y eût un rapport possible entre ce prénom d'Ariane et le fil d'Ariane, et l'image que son père pouvait se faire d'une enfant à naître, désirée ou pas.

Nous avons commencé à travailler avec elle, sur son père et son contexte de vie.

Importance du contexte (historique, économique, culturel)

J'insiste toujours sur l'importance du *contexte* dans lequel une vie se déroule.

On peut compléter ce contexte *politico-historique* et *socio-économique* par un *contexte littéraire, musical, théâtral*.

Avec Ariane, on a réfléchi aux années où son père était jeune : et brusquement, je me suis rappelée, moi, que j'avais vu un film avec Maurice Chevalier et Audrey Hepburn, qui s'appelait *Ariane*. Ce film était fondé sur un livre (du même titre) qui est paru autour des années 1910-1930 ; il y a eu aussi, paraît-il, une pièce de théâtre. À ce moment-là, je lui ai conseillé

de continuer ses recherches en demandant autour d'elle, à des parents, des cousins et amis d'enfance de son père, si *Ariane, jeune fille russe* leur disait quelque chose. Une de ses tantes a dit : « Eh bien, oui, bien sûr, ça me dit quelque chose : ton père jouait dans une pièce de théâtre qui s'appelait *Ariane, jeune fille russe*. » À partir de là, elle a pu commencer à répondre à sa question : « Qu'est-ce que mon père avait dans la tête à mon sujet ? » Il est évident que si son père avait joué dans une pièce de théâtre qui s'appelait *Ariane, jeune fille russe* et qu'il voulait que son enfant s'appelât Ariane, c'est qu'il était attiré par le personnage d'Ariane du roman. Ariane, dans le roman, était une jeune fille moderne qui faisait des études (avant la guerre de 1914), qui était indépendante, courageuse, un peu marginale, qui choisissait elle-même sa propre destinée, habitait seule et qui, de plus, tombait amoureuse d'un homme original et brillant, qui voyageait beaucoup et qui l'aimait. Cette jeune femme a pu s'identifier à cette héroïne de roman. Elle s'est mise à faire de grands voyages autour du monde (souvent en bateau à voiles, à la limite de l'exploit sportif). Elle a pu se retrouver et résoudre des problèmes d'identification et d'identité.

C'est souvent compliqué la recherche de sa propre identité.

Le *contexte dans lequel les gens sont nés* est important et donc les us et coutumes, les mœurs, les crises, les modes, l'*époque* : c'est leur *niche éthologique*, dans leur *écosystème*.

Cela influe aussi sur le choix des prénoms, qui peuvent être des prénoms familiaux, des prénoms traditionnels (liés à la famille ou à la religion) ou à la mode, influencés par la politique, le théâtre, les « stars » du cinéma, de la chanson, du sport. (Les prénoms du XIX^{e} siècle ont été étudiés en France en 1987 par Jacques Dupâquier, dans *Le Temps des Jules*, avec leur fréquence[3], et par région.)

Il faut être prudent en « tirant » le fil rouge du sens d'un prénom pour la famille : une petite fille, Victoire, née à Paris en 1897, peut avoir été prénommée ainsi dans un désir de victoire de ses parents et de revanche par rapport à la défaite de 1871 (guerre franco-allemande) ou de victoire sociale (contre la misère) ou politique (si le père de son père était un « communard ») ; ou en hommage admiratif à la reine Victoria dont c'était le jubilé – ou en l'honneur d'une arrière-grand-mère ou de la « bonne amie » de son père.

Il est important de prendre pour règle de n'émettre que des *hypothèses de travail* – qui provoqueront ou non un déclic affectif chez le sujet, et qui sont donc à vérifier.

Contexte de vie (études, voyages, séjours lointains).
Prénom codé, prénom travesti, prénom cryptogramme

Si je travaille normalement en France, il m'arrive de travailler dans les cinq continents, avec différentes cultures… et d'avoir donc une certaine idée de l'universalité des problèmes familiaux transgénérationnels.

Voici un exemple : il s'agit d'une enfant naturelle, qui n'avait comme faible indice que son prénom. Il s'agit d'une Américaine qui s'appelait Ellen. Elle se demandait qui diable pouvait être son père, et pourquoi on l'avait appelée Ellen. Elle est donc venue travailler avec nous. On a reconstruit, avec elle, le contexte dans lequel sa mère vivait quand elle était jeune et enceinte. Elle s'est rappelée qu'à ce moment-là sa mère faisait des études dans un collège – loin de sa famille.

J'ai cherché avec elle le sens de son prénom. Ellen, cela peut être aussi (les Américains aiment s'appeler par initiales) L. N. J'ai pensé à une évocation secrète, à un prénom travesti, à un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de l'eau n'étaient pas les pionniers, dans la famille, de cette lignée de voyageurs du « très loin » (hypothèse, bien sûr).

Véronique, elle, est institutrice, vit dans un logement de fonction, est respectée par tous les gens du lieu où elle enseigne. Et pourtant elle a envie, un désir presque irrépressible, de tout changer : son « boulot », son logement, son compagnon ; elle a laissé tomber son ami parce qu'elle voudrait vivre avec quelqu'un qu'elle n'a pas encore rencontré. Son arbre généalogique, son génosociogramme, est l'illustration de ce que nous, les thérapeutes du transgénérationnel, appelons l'« impensé généalogique ».

On distingue, classiquement, le *conscient* et l'*inconscient*, avec le *préconscient*. On commence à distinguer ce qui est *dit et pensé*, de ce qui est *pensé et su, non dit, caché, tu, et transmis comme un secret*, de ce qui est si difficile à exprimer et à admettre *(l'indicible)*, de ce qui est si terrible qu'on n'ose même pas le penser ou y penser *(l'impensé)*[4].

Albertine « sent » qu'un *piège familial* se met en place pour elle ; elle a la nette impression qu'elle doit « porter » les secrets des autres. Son génosociogramme est un roman à rebondissements, avec des « secrets » nichés dans chaque branche.

Du côté maternel, depuis cinq générations, *les femmes n'élèvent pas* leurs enfants ou au moins *un de leurs enfants*. Cela remonte, paraît-il, à une fille au début du XIX^e^ siècle, adoptée et élevée par une châtelaine, dont on dit, dans la famille, qu'elle serait la vraie mère de l'enfant. On retrouve là la châtelaine qui offrait de beaux vêtements au père et à l'oncle d'Hergé. On dit aussi que la propre grand-mère d'Albertine aurait eu un enfant illégitime caché ; elle formait apparemment avec son mari le « couple idéal » ; mais il y avait des tensions ; il

lui disait : « Je t'empêcherai physiquement de partir » ; elle : « Alors tu n'as qu'à me tuer. » « Je n'avais pas le choix, je devais rester, sinon il m'aurait tuée. » Du côté paternel, dans une arrière-génération, il y a un homme soi-disant mort de fièvre jaune, les chuchotements de la famille disent qu'il était mort dans un hôpital psychiatrique (c'est le genre de *secret honteux* que l'on cache dans les familles, un « non-dit » qui fait du mal aux descendants). Le frère de l'arrière-grand-père, on (la sage-femme) lui avait *prédit* la mort à la naissance, il avait les doigts collés et il est mort à dix-huit mois. Albertine a été élevée, ainsi que l'une de ses sœurs, par le grand-père qui leur avait appris à lire, à écrire, à compter ; donc on retrouve, là encore, cette « tradition » familiale de faire élever une partie de ses enfants par les autres et généralement par les grands-parents (depuis l'adoption au début du siècle dernier par la châtelaine inconnue). Sa sœur est enceinte de trois mois lorsque son grand-père, qui l'a élevée, meurt ; elle accouche donc dans la tristesse du deuil ; elle est ce qu'André Green a appelé la *mère morte*[5] : une mère vivante mais comme morte, perdue dans ses tristes pensées ; et sa fille est psychotique. Une autre sœur, élevée en pension depuis l'âge de quatre ans, a des périodes délirantes : elle prétend être la fille d'un Allemand.

Tous ces « secrets », Albertine les pressentait, les « sentait », alors, patiemment, elle les découvre et peut enfin *dire l'indicible et l'impensé*. Cela l'a soulagée, mais elle n'arrive pas encore à se débarrasser des fils du « piège » qui voudraient la capter. Il faudra retravailler tout cela.

Bien sûr, mettre en évidence le traumatisme familial passé, ou le secret, ou la mort injuste, ce n'est pas suffisant pour un changement radical de vie ou de santé, mais « sortir le problème », parler le non-dit, s'exprimer enfin, cela soulage et

c’est un premier pas vers le changement.

Et on pourrait continuer à fouiller et trouver des secrets, des non-dits, des événements « difficiles », des *situations marquantes* qui *influencent peu ou prou* les générations suivantes et *tout particulièrement* certains descendants.

Rappelons que de nombreux chercheurs et écoles travaillent sur le problème de la transmission : comment, à qui, pourquoi se fait-elle ?

Je vous avais dit tout au début que notre vie à chacun est un roman.

Lorsque les « trous », « béances », « blancs » dans l’arbre généalogique qui nous porte sont nombreux, cela fait mal d’une façon ou d’une autre, on ne sait plus « qui on est vraiment ».

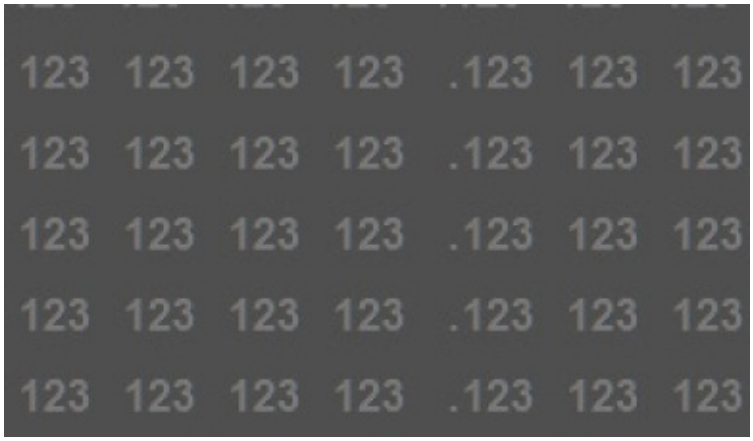
Chacun ressent ce vif besoin de se situer, comme les personnages du tableau de Gauguin : « D’où venons-nous ? Où sommes-nous ? Où allons-nous ? » Autrement, on ne peut qu’être cette « absurde caricature », comme l’écrivait Musil.

Retrouver son identité. La transmission

Des travaux cliniques et de recherche sur les *enfants abandonnés*, recueillis par un orphelinat, par des successions de nourrices, puis par la Ddass (autrefois l’Assistance publique) montrent les problèmes psychologiques – ou psychotiques –, les difficultés ou impossibilités d’intégration scolaire ou de vie professionnelle – comme l’a décrit en particulier la psychologue Martine Lani, comme le montrent aussi plusieurs travaux de recherche faits sous ma direction.

On retrouve aussi ces problèmes chez les « enfants des rues » et les enfants des mères seules, ayant eu des « papas » successifs (ou une succession d’« oncles ») dans des *familles*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Nous voyons donc la répétition simple ou la *loyauté familiale invisible et inconsciente* simple ou le *syndrome d'anniversaire* (répétition au même âge).

Nous avons beaucoup travaillé avec Marc ; il était à la fois très surpris de la coïncidence et très soulagé de trouver une raison – même non raisonnable et pas logique – à ce qui s'était passé. Il vit bien. Il travaille, il gagne sa vie, il se déplace seul, il « habite avec une copine », il refait du deltaplane ; il mène une vie affective, familiale, sociale, professionnelle quasi normale. Il vient même d'avoir un enfant – deux ans après ce groupe et de travail sur la famille.

On pourrait émettre l'hypothèse d'une loyauté familiale invisible : il y a eu un événement grave, dont on ne parle pas ; « c'était pas juste ».

Quelque chose se passe, comme si l'on ne devait pas oublier et qu'on n'avait pas le droit de se rappeler.

Ne pas oublier d'oublier… « Do remember to forget »

Quand je demande à Marc : « Avez-vous quelqu'un chez vous en fauteuil roulant ? », sa première réponse est : « Non ! »

Il a *oublié* que son père avait eu la « même chose » ou presque ; *et*, en même temps, il n'oublie pas, puisqu'il *n'oublie pas d'oublier* de s'attacher à l'âge et au mois anniversaire où

son père avait reçu, sur les pieds, quelque chose qu'on avait oublié d'attacher… et qui l'empêchera de marcher.

Kant disait : « Rappelons-nous d'oublier. »

C'est donc important *de ne pas oublier d'oublier, sans oublier,* tout en n'ayant *pas le droit de le dire.*

C'est presque une injonction paradoxale (selon le groupe de Palo Alto) ou un « double message doublement contraignant », une « double contrainte », un *double bind*.

Ce qui se passe et comment ça fonctionne n'est pas clair du tout ; pourquoi la répétition ? Et pourquoi cet accident arrive-t-il à Marc et non pas à son frère ? C'est-à-dire, *pourquoi à l'un des membres de la fratrie et non pas à l'autre, ou à tous* ?

On pourrait dire que l'on voit la répétition familiale ; on peut presque prédire que « si l'on ne soigne pas l'arbre généalogique », il y aura répétition du « mauvais événement », mais on ne peut prédire lequel des enfants d'une fratrie ou d'un groupe de cousins prendra sur lui la loyauté familiale invisible ; *c'est une répétition que l'on constate* a posteriori, dans l'état actuel des connaissances.

C'est aussi ce que nous appellons un *syndrome d'anniversaire.*

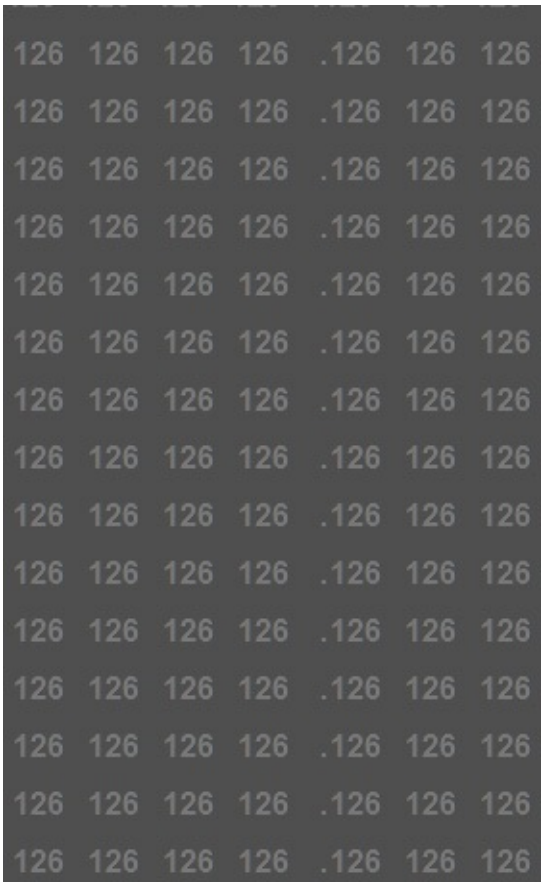
L'exemple de Jacqueline : le génocide arménien

Je vois arriver en France dans un groupe une jeune femme charmante. Elle m'a donné l'autorisation de parler de son cas, je peux donc la citer : elle s'appelle Jacqueline. Elle porte à l'époque une minerve : c'est-à-dire un soutien autour de son cou. On lui demande pourquoi. Elle dit qu'elle a eu un accident de voiture. Quand ? Peu de temps après l'enterrement de son enfant. Je l'interroge sur les circonstances : elle a été mariée (je

parle au passé, parce qu'elle est divorcée) ; elle a eu une petite fille qui est morte à dix ans. Sa petite fille était née avec le cordon ombilical autour du cou : elle a été longtemps dans le coma, en réanimation, mais elle est devenue infirme moteur cérébral (MC) ; elle a été mise en institution pendant dix ans, et elle est morte en avril 1986.

Je lui demande sa profession : elle est coiffeuse. Je lui demande si elle a eu d'autres enfants, elle me dit : « Non, quand j'ai vu ma nièce, je n'ai pas eu envie d'en avoir d'autres !

— Votre nièce ?



— Oui, la fille de ma sœur ! »

Sa sœur a eu une fille qui est née avec une hernie cervicale, elle dit : la « cervelle qui dégouline de la tête ». Chacune des sœurs a assisté à l'accouchement de l'autre. Chacune a eu un accouchement difficile. Elle n'a pas eu envie de recommencer.

Je demande d'autres détails : elles ne sont que deux filles ; et les deux ont « un enfant à problème grave autour de la tête ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

etc.

Les deux « jeunes Mme Ravanel » : l'inceste généalogique non clarifié

Reprenons le dessin (génogramme) et l'analyse qu'a faite Catherine Mesnard, une de nos étudiantes de l'université de Nice, de ce cas d'inceste généalogique, cité par Didier Dumas : « Alphonse Martin épousa vers le milieu du XX^{e} siècle Victorine Rosier, qui lui donna trois filles : Marie, Augustine et Joséphine. Les deux derniers enfants portent des prénoms masculins féminisés, dans la mesure où Alphonse Martin attendait des garçons.

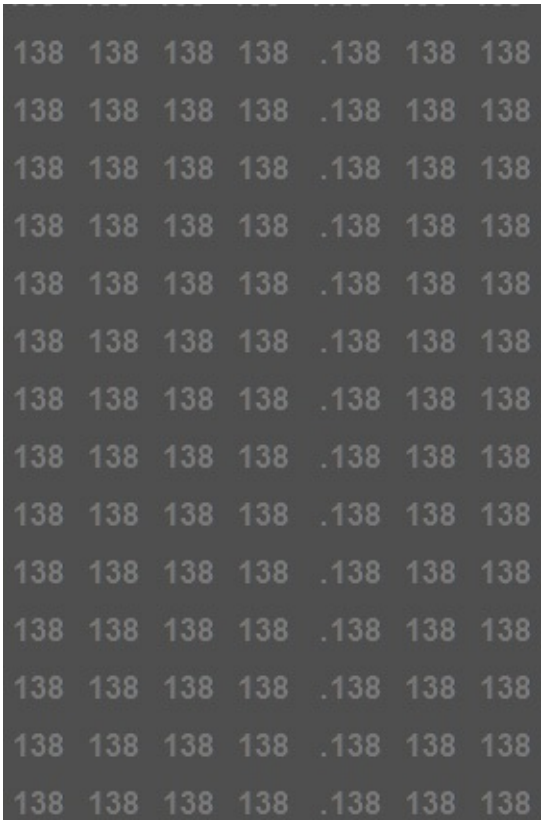
« Joséphine Martin prit pour époux un homme prénommé Martin. Elle s'appela alors : Mme Martin-Leroux. Premier inceste généalogique » (Mesnard, 1986, p. 115-116, Mémoire de maîtrise).

> « Marie Martin, sa sœur aînée, épouse un homme qui s'appelle lui aussi Leroux, mais Émile est son prénom. Second inceste généalogique : "Ces deux hommes n'ayant aucun lien de parenté entre eux, nous voyons comment Joséphine et Marie, en renonçant au nom de leur père, se retrouvent mariées ensemble […]. Si la reprise du nom de Martin (par Joséphine) introduit une confusion des places généalogiques, le mariage imaginaire entre ces deux sœurs, en déniant la fonction du nom du père, dénie surtout celle de la féminité." » (Dumas, 1985, p. 80.)

Après avoir donné sept enfants à Joséphine, Martin Leroux

se suicide par pendaison. Joséphine, veuve, vit en concubinage quelque temps ; dès qu'elle est enceinte, elle se sépare de son concubin, qui disparaît du roman familial.

L'époux de Marie va également mourir, d'une tuberculose ; elle se remariera avec Auguste. Sachant que la sœur de Marie s'appelait Augustine, on pourrait émettre l'hypothèse d'un doublement de son inceste généalogique. Son second mari se suicidera après lui avoir donné deux enfants.



Lucie, l'unique enfant du couple Marie-Émile, avait six mois lorsque son père décéda.

Lucie Leroux (la grand-mère de Jean-Michel) va épouser son cousin germain : Edmond Leroux, lui-même veuf d'un premier mariage (sa femme était décédée d'une tuberculose). Troisième inceste généalogique (C. Mesnard, *ibid.)*. Leur petit-fils Jean-Michel est un enfant autiste qui a cessé de parler à trois ans, et s'est coupé du monde.

Pour mieux illustrer l'« inceste généalogique » et le « mariage à doubles connexions », prenons un cas clinique :

C’est une femme charmante de quarante ans, Josée, qui a un cancer du sein ; je recherche avec elle dans quelles circonstances elle a eu son cancer, quand, et ce qui se passait alors dans sa vie. Elle me répond qu’il ne lui est rien arrivé du tout et qu’elle n’en comprend pas la raison. Sa vie est facile, simple ; elle est secrétaire médicale dans un centre qui marche bien, dans une ville moyenne en province. Aucun événement stressant ne peut expliquer ce cancer apparu en 1986. Je lui demande :

« Qu’est-ce qui s’est passé un an avant 1985 ?

— Rien !

— Mais encore ?

— Ma sœur s’est mariée.

— Avec qui ?

— Avec mon beau-frère. »

Nous voyons donc deux sœurs qui ont épousé deux frères. Notre malade était la « petite dernière », qui, toute son enfance, avait souffert de l’être. Elle n’avait pas de chambre à elle ; elle était venue un petit peu par accident ; on avait donc mis un troisième lit dans la chambre de ses deux sœurs. Elle portait les vêtements de ses grandes sœurs et n’avait « rien à elle », jusqu’à ce qu’elle se marie : elle était devenue – disons – la « jeune Mme Ravanel ». Elle s’était épanouie, avait beaucoup embelli… Comme elle est « brave et gentille », elle recevait ses frères, ses sœurs, ses beaux-frères, ses belles-sœurs. Et voici qu’une de ses sœurs, Jacqueline, épouse son beau-frère Jacques et devient aussi la « jeune Mme Ravanel ». Josée se retrouve à la fois « dépossédée » de son nouveau nom de famille et de sa place au soleil. Il y avait une nouvelle « jeune Mme Ravanel », donc peut-être une de trop.

Pire encore : sa belle-mère aimait beaucoup sa sœur (comme sa mère préférait sa sœur). Sans oser même éprouver de ressentiment de cette intrusion sur son territoire et de sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur sept générations, il y ait eu un acte manqué et qu'un enfant (l'aîné) tombe malade, ou se blesse, et meure ?

Et pourquoi, lorsqu'on éclaire et recadre autrement la phrase, le dit, l'injonction, cela ne se passe-t-il plus ?

C'est comme si, quelque part, on n'*avait pas le droit de savoir et d'en parler* ; et en même temps comme si l'on n'avait *pas le droit d'oublier* et que, tout cela, il fallait *le faire savoir, mais ne pas le dire* explicitement, ni même savoir que l'on sait et que l'on transmet : une double contrainte diaboliquement contraignante *(double bind)*, un double nœud gordien.

Nous retrouvons ici une caractéristique du *secret*. Guy Ausloos[16] a remarqué comme nous qu'« il est *interdit de savoir* et il est *interdit de ne pas savoir* ».

Tout se passe comme si *l'inconscient a bonne mémoire*, et tient à rappeler des faits et à *marquer le coup ;* sans le dire ni l'expliquer ; mais la manière dont l'inconscient pointe des événements dépend aussi de la manière dont la famille interprète et comprend ce qui se passe et y réagit.

Un texte, une vie, se voit, se lit, s'interprète dans un contexte, dans un cadre donné. On peut prendre quelque chose dans un contexte et le mettre dans un autre contexte ou un autre cadre, et la même phrase s'éclaire autrement ; on peut *recadrer un événement* de malédiction, cela peut devenir une bénédiction.

On voit la même chose d'ailleurs face au cancer terminal ! D'insurmontable, une situation peut devenir difficilement surmontable, voire difficile mais passionnante à essayer de surmonter (concept de *hardiness*) – comme l'attestent les survivants des camps de concentration.

Ce qui est étonnant, c'est de constater, dans des génosociogrammes, ces *répétitions* qu'on voit de génération en génération, *comme si quelque chose parlait.*

« Ça parle sur l'autre scène », comme disaient Freud[17] et Groddeck, mais le fil rouge tiré nous amène plus loin en coulisse.

Conrad[18] disait déjà que tout se passe comme si « une immense, puissante et invisible main prête à s'abattre sur la fourmilière de notre globe, à saisir chacun de nous par les épaules, à entrechoquer nos têtes, et à précipiter dans des directions inattendues et vers d'incontournables buts, nos forces inconscientes », comme si une extraordinaire force nous conduisait vers notre destin.

Et quand on s'occupe de maladies physiques graves – comme le cancer –, on s'aperçoit qu'en faisant un génosociogramme commenté, une psychogénéalogie, un arbre généalogique complet, mentionnant les prénoms, « qui habite avec qui », les maladies, les accidents, les principaux événements de vie, les changements de lieu importants, les ruptures et les déracinements, en établissant des relations, des *liens signifcatifs*, on observe des *répétitions*.

En pointant et éclairant ces répétitions, on permet, lorsque le sujet vit mal, ou que l'on voit le patient vivre mal une *période difficile de fragilisation*, d'améliorer la situation, en recadrant autrement, en changeant le « script de vie », de maladie et de mort, de poly-accident, ou d'échec, en script positif : le « client » va pouvoir devenir-redevenir un sujet et vivre ses choix – et enfin *vivre*.

Recadrer la maladie gravissime dans un ensemble familial répétitif lui donne un autre sens et change souvent le déroulement de la maladie.

Je ne veux pas dire forcément empêcher une mort ou les suites dramatiques d'un accident. Mais vivre les choses autrement.

Souvent, alors, les choses s'arrangent, le sujet émerge de sa fragilisation quand il peut parler de ce qui est arrivé, quand on décrypte, quand on tire et suit le fil rouge des événements, qu'on les cadre ou recadre autrement, *quand on parle le secret*, qu'on affronte le *non-dit*. On peut arriver à différencier l'amour familial, le respect, la loyauté familiale, d'avec l'identification à l'autre (« loyauté familiale invisible »), au point de vivre la vie de l'autre ou de mourir comme lui. Cela se déclenche souvent quand on pointe le syndrome d'anniversaire.

Tout au long de ma pratique de thérapeute, surtout depuis que je me suis penchée sur le transgénérationnel, j'ai vu des familles qui répétaient des maladies, des accidents, ou des morts involontaires, sur une, deux, ou même plusieurs générations, sans que l'on comprenne pourquoi ; mais on le constate cliniquement, comme une marque sur le corps et une encoche sur le temps.

J'ai constaté aussi que ce *travail* de mise en évidence des liens et des répétitions, de décodage, *donnait un sens aux événements et donnait prise sur eux* : quand on voit, quand on comprend, le sens émerge, le contexte se transforme, une autre forme émerge du fond, et les choses changent : le sujet respire, se débarrasse du poids du passé, souvent son corps change, sa vie change. Il devient un autre… et (parfois) la guérison vient de surcroît.

Van Gogh, Dali et Freud : l'enfant de remplacement et l'enfant réparateur

On observe aussi des faits inexplicables, lorsqu'il s'agit de ce qu'on appelle l'enfant de remplacement, un enfant conçu pour remplacer un petit enfant ou un parent mort récemment et qui,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. *Vouloir guérir*, rééd. compl. 1991, avec génogramme.
2. Pour des raisons de simplification, nous n'avons mis qu'un trait pour le mariage.
3. En reprenant et en étendant la terminologie de Böszörményi-Nagy.
4. Ce cas clinique est typique de centaines de malades chez qui j'ai vu la *répétition familiale d'accidents* de voiture ou autres, de *maladies graves*, ou de *morts* à des âges, voire à des dates et sur des parties du corps signifiantes pour eux et leur famille, sur trois à dix générations.
C'est ce que j'appelle maintenant un *syndrome d'anniversaire*, reprenant sans le savoir à l'époque et développant le concept de Joséphine Hilgard, avec des âges, dates, périodes critiques, ou « années de fragilisation ». Nous en reparlerons.
5. Nous avons effleuré son enfance sage et studieuse dans un collège religieux catholique, l'importance que son frère – plus que lui – avait donnée à la Passion du Christ, sa mort, à trente-trois ans, et les lectures de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Nous l'avons revu dix ans après, en 1994 : il va bien.
6. Que ce soit une « réalisation automatique de prédiction » inconsciente, de « loyauté invisible » de « stress de prophétie » suite à des histoires racontées en famille, une « répétition », une « engrammation psychologique »… un « terrain », c'est dans la tête plutôt que dans les gènes que ça se passe.
7. Paris, Minuit, 1985.
8. Le psychologue américain Laurence LeShan parle de *perte d'objet d'amour* dans la vie des malades, une deuxième perte qui réveille le traumatisme et la blessure d'une perte majeure d'un objet d'amour dans l'enfance, qui n'a pu être ni parlée ni pleurée – et dont le deuil n'a jamais été fait, et qu'on rencontre souvent dans le cancer, surtout chez des gens réservés. Cf. *You can fight for your life, Vous pouvez lutter pour votre vie*, Paris, Laffont.
9. Notons que Freud ne mentionne pas ses frères et sœurs dans son autobiographie, sauf Anna en passant.
10. Chaque couple donnera à sa fille le prénom de l'autre sœur : Éli et Anna Bernays donneront à leur fille le prénom de Martha, et Sigmund Freud et sa femme Martha donneront à leur fille le prénom d'Anna (1895-1982). Cette fille préférée de Freud travaillera avec lui et sera psychanalyste. Notons que l'année suivante, 1896, la belle-sœur de Freud, Minna Bernays (1865-1941), vient vivre chez les Freud, et que sa chambre à coucher sera commandée par celle des Freud

qui cesseront d'avoir des rapports sexuels. Peu après, toujours en 1896, le père de Freud, Jacob (1815-1896), meurt et Freud commence son auto-analyse. Remarquons aussi que Freud semble avoir été quelque peu traumatisé par la mort à neuf mois de son petit frère puîné Julius (1857-1858), la même année que la mort de son oncle Julius à vingt ans, le petit frère de sa mère Amalia (mais il garde sa place de fils aîné privilégié). Sigmund Freud et Anna Freud-Bernays seront les seuls de leur fratrie à émigrer et ne pas être tués pendant la Seconde Guerre mondiale (1942-1943).

11. J'ai raconté, dans mon *Précis de psychodrame* le cas de Gisèle, psychotique internée à la suite de sa tentative de meurtre sur sa mère, la mère et la fille ayant par ailleurs épousé le père et le fils (donc portant le même nom) et habitant la même maison. En fait, sa mère s'étant remariée avec un veuf, Gisèle est élevée sous le même toit qu'un adolescent, le fils de son beau-père. Les « parents » vont les élever ensemble, en quasi « frère et sœur » d'une « famille reconstituée ». Mais en fait, ils vont « se fréquenter » et s'épouser. Après la naissance de son enfant Gisèle va avoir une décompensation psychotique, et être internée.

12. « Hérédité » plus psychologique ou mentale que biologique – peut-être une sorte d'engramme (c'est-à-dire une trace laissée en mémoire par tout événement dans le fonctionnement bioélectrique du cerveau).

13. Les titres de la grande presse parisienne. Le détail est faux : le prince est mort d'une fracture du crâne – même si la mort a été causée par le fil de fer qui l'a touché. Pour les légitimistes, il est le vrai « roi » de France – Louis XX – et présidait récemment des fêtes du « millénaire capétien » (cf. Thierry Ardisson, *Louis XX*, voir aussi la grande presse). Il y aura foule le 9 février 1989, à midi, dans la basilique royale de Saint-Denis, pour la grand-messe de requiem du duc d'Anjou, cousin de Juan Carlos d'Espagne, et petit-cousin de Louis XVI.

14. C'est à cause de l'incidence inconsciente de ce qui est dit ou prédit que je me méfie de l'astrologie, cartomancie, lecture des lignes de la main, voyance – car, qui sait si le malheur prévu, et qui arrive parfois, ne provient pas justement de la parole dite, qui installe le néfaste, la mort, l'accident dans l'esprit des gens, et le rend donc possible ou prévisible, donc change le corps – l'espace – le temps – l'avenir (cela se rapprocherait de la « réalisation automatique des prédictions » – et créerait un *stress de prophétie*). C'est peut-être ce « mauvais œil » que l'on retrouve dans de nombreux contes, légendes, histoires de sorcière et de mauvais sort.

15. J'avais écrit au président Bourguiba pour lui demander une enquête

statistique, mais il n’a pas répondu.
16. AUSLOOS Guy (1980), « Les secrets de famille », in *Annales de psychothérapie : changements systémiques en thérapie familiale*, Paris, ESF, p. 62-80 (collectif).
17. Cf. « Ça parle sur l’autre scène », p. 193.
18. De mémoire, dans *Typhoon*, cité par Monique Lassalle.
19. Entretien sur cassette au Centre Pompidou, lors d’une exposition Dali, dans les années 1980 à Paris, et ouvrage autobiographique : *Comment on devient Dali*.
20. Livres de Nagakami parus en français : *Mille Ans de plaisir* et *La Mer aux arbres morts*, Paris, Fayard.
21. Bien des choses intéressantes seraient à noter à propos de la bataille de Sébastopol (27 mars 1854-septembre 1855), déclenchée à la suite de tensions à propos des Lieux saints (le tsar défendant les orthodoxes et l’empereur les catholiques) et d’une reconnaissance du bout des lèvres de Napoléon III par le tsar Nicolas en mai 1851 (guerre de Crimée, 1853-1855). Une alliance inattendue franco-anglaise (contre les Russes) amène l’Anglais Raglan et le Français Pelissier à choisir le 18 juin (anniversaire de Waterloo) pour attaquer Malakoff – et ce sera une tragique défaite, à la suite de laquelle Raglan mourra du choléra le 28 juin, et Pelissier prendra Malakoff le 8 septembre 1855 – ce qui amènera la paix (Lavisse, 1989, *Histoire générale*, t. X).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'identité est créé dès trois ans, ou jusqu'à sept ans et que, si c'est manqué, les problèmes suivent. Mais déjà J. Bowlby voyait des exceptions dans son étude célèbre sur les enfants abandonnés, et récemment des travaux américains puis français (cf. Boris Cyrulnik) ont mis en évidence des succès éclatants familiaux et professionnels d'enfants « élevés » dans la rue ou dans des camps de concentration.

La « sécurité de base ». L'élan vital

Il est possible que ces enfants survivent parce qu'ils ont en eux un *ressort inné ou caché*, lié à un *fort élan vital*, à une formidable énergie de vie, qui leur permet de rebondir, parfois parce qu'ils ont su trouver des pères ou mères de remplacement, ou grands frères de substitution. François Tosquelles parlait d'ailleurs de *poly-pères* ou de *poly-mères*, dans notre civilisation actuelle.

C'est une *sécurité de base*, peut-être donnée par les *parents* ou substitut parental *aimant*, au moment de la naissance ou de l'apprentissage en sécurité des premiers pas (on parle de léchage pour les animaux), faute de quoi on a des « ours mal léchés » – ou des accidentés de la vie, voire des morts.

Certaines *rencontres* non seulement étayent mais permettent *survie et croissance* quasi normale, « ouvrant à la vie » : grand-parent ou voisin(e), parent nourricier, instituteur, « patron au grand cœur », « tiers digne de confiance » ou autre « aidant » ou « passeur », ami d'infortune ou « compagnon de route » (partout, y compris dans un camp de concentration de guerre ou politique) et qui fait le relais nécessaire et permet de croire en la vie.

Pour qualifier ces « enfants incassables », on a récemment

forgé le terme de *résilience*, qui désigne la capacité à réussir, à s'en sortir, à vivre, à se développer en dépit de l'adversité (malgré l'empreinte psychologique, voire biologique laissée par le traumatisme et la blessure).

Mais c'est pour leurs descendants que le problème se pose, car *le traumatisme transmis est bien plus fort que le traumatisme reçu*, comme on vient de le découvrir récemment par le dosage du cortisol, l'étude des récepteurs aux corticoïdes et de la sécrétion du CRF (Cortico-Reliesing-Factor) dont le taux (cité par Cyrulnik, 1999) est quatre fois plus fort chez les descendants que chez les traumatisés. Ainsi les enfants des survivants de l'Holocauste souffrent trois fois plus de *syndromes posttraumatiques* que leurs parents (qui ont souffert dans le réel et y ont fait face) (cf. R. Yehuda, 1995).

Transgénérationnel et intergénérationnel : la mémoire revisitée : mémoire vive ou trous de mémoire incrustés

On fait la différence entre deux sortes de transmissions familiales, conscientes/inconscientes, « métabolisées » ou pas :

— *Les transmissions intergénérationnelles* sont des transmissions pensées et parlées entre grands-parents, parents et enfants : habitudes familiales, tours de main, manière d'être ; on est médecin, instituteur, agriculteur, notaire, marin, militaire de père en fils ; on est « dans les postes » ou « à la SNCF », on a la « main verte », une « bonne oreille musicale », on est « bonne cuisinière », ou « gros mangeur » (ou on décide de faire le contraire).

— *Les transmissions transgénérationnelles ne sont pas dites, ce sont des secrets, des non-dits, des choses tues*,

cachées, parfois interdites même de pensée (« impensées ») et qui traversent les descendants sans être ni pensées ni « digérées ». On voit alors apparaître des traumatismes, des maladies, des inscriptions somatiques – ou psychosomatiques, car elles disparaissent souvent si on les parle, pleure, crie, en les retravaillant ou « perlaborant ». On voit même apparaître des cauchemars terrifiants chez certains petits-enfants de déportés, résistants, nazis, trépassés en mer, et divers morts sans sépulture, et même chez des descendants de vivants traumatisés par ce passé trop lourd (indicible, tu) – un choc de « vent de boulet[8] ».

Exemple d'inceste de substitution, tiré de la vie littéraire

À Rouen, au XIX^e^ siècle, les Le Poitevin et les Flaubert sont amis, le jeune Le Poitevin épouse la meilleure amie de la jeune Mme Flaubert ; chacun deviendra le parrain du fils de l'autre : le chirurgien Achille Flaubert (1784-1846) devient le parrain d'Alfred Le Poitevin (1817-1849) et Paul-François Le Poitevin devient cinq ans après le parrain de Gustave Flaubert (1821-1880). Leurs enfants : Alfred Le Poitevin, sa sœur Laure et Gustave Flaubert développent une amitié passionnée – les jeunes garçons projettent de ne jamais se quitter et de partir en Orient ensemble –, la petite sœur en étant la confidente. Pour diverses raisons, Alfred épouse en 1846 (l'année de la mort de son père), à vingt-neuf ans, la sœur d'un autre Gustave : Louise de Maupassant ; son ami de cœur, Gustave Flaubert, faillit en mourir de chagrin, et sa sœur Laure Le Poitevin épouse l'autre Gustave, son nouveau beau-frère, Gustave de Maupassant. Alfred meurt de façon brutale deux ans après, en 1849.

Un an après la mort inopinée, à trente-deux ans, d'Alfred Le Poitevin, son ami Gustave Flaubert s'embarque le 4 novembre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'inconscient, Freud (Standard Edition, vol. 4, p. 48 et *L'Interprétation des rêves*, 1900, trad. fr., p. 455) décrit le délicat fonctionnement de l'inconscient, en le comparant à un *lieu psychique*, « sans localisation anatomique, comme un point idéal [mais pas réel] d'un microscope, où se localiserait l'image […] et qui ne correspondrait à aucune partie tangible de l'appareil ».

Cette « autre scène » a été largement commentée par les psychanalystes français Jacques Lacan (notes personnelles de conférences à l'hôpital Sainte-Anne) et ses élèves comme Delrieu, Pierre Kaufmann (*L'Apport freudien*, Paris, Bordas, 1993, p. 603), Joyce MacDougall *(Pour une certaine anormalité)*, Octave Mannoni (*Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, 1969, et Points, 1985, p. 97-99).

La phrase « Ça parle sur l'autre scène » est devenue une explication classique des difficultés à se représenter le fonctionnement de l'inconscient, qui serait comme la partie immergée et non visible d'un iceberg, gouvernant le comportement à l'insu du sujet et des autres.

Co-inconscient familial et groupal[13] (J. L. Moreno)
Inconscient social et interpersonnel
(Erich Fromm, Karen Horney, S. H. Foulkes)

Au tournant du siècle, Freud décrit l'*inconscient individuel*, puis on crédite Jung de l'*inconscient collectif*. J. L. Moreno, dans les années 1940, parle du *co-conscient* et du *co-inconscient familial et groupal* (que les membres d'un groupe partagent partiellement en commun – à partir de leur vie de groupe commune). Erich Fromm parle dès 1930 d'*inconscient social* (se basant sur les travaux sociologiques classiques d'Émile

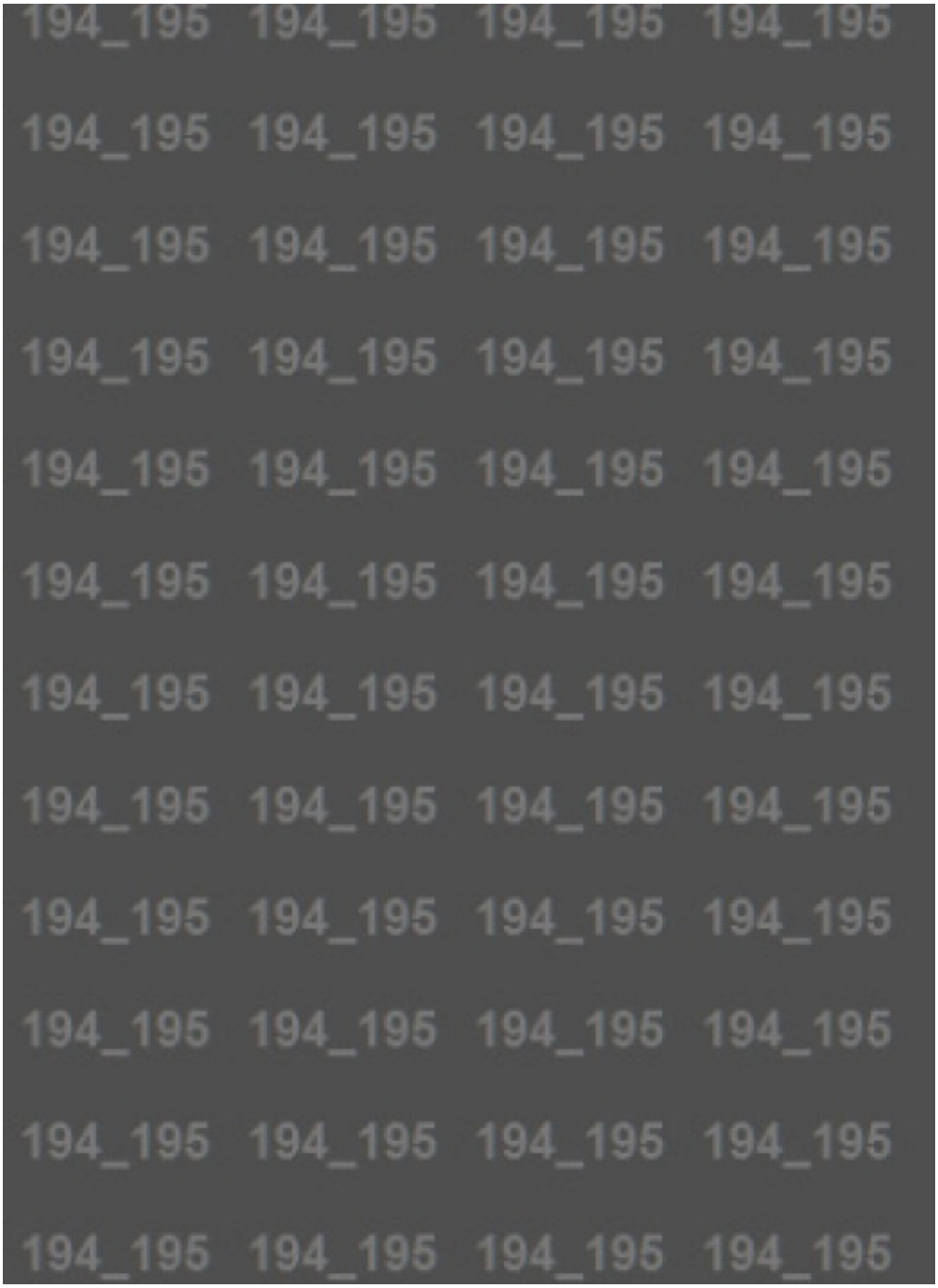
Durkheim, Max Weber, Karl Marx et Robert Merton). Karen Horney applique en 1937 le concept sociologique-anthropologique d'inconscient social au travail clinique de psychothérapie ; S. H. Foulkes en parle en 1964 (p. 512, *inconscient social et interpersonnel*) – et D. Winnicott semble avoir été influencé par ce concept en parlant de « mère environnementale » (1965). On retrouve cette idée chez bien des auteurs anglais, comme Jane Austen (1811).

On retrouve un concept similaire chez les nouveaux jungiens dans *shared unconscious* (*inconscient partagé*, Zinkin, 1979) l'*inconscient culturel* d'Ethel Spector-Person (1992), chez Otto Kernberg (1993), Earl Hopper (1996), René Kaës. Ada Abraham : *co-soi* (unité mère-enfant avant et peu après la naissance), et aussi chez Ruppert Sheldrake : « champ morphogénique » (communication d'inconscient à inconscient).

Nous rapprochons le syndrome d'anniversaire des fractales (« infinie répétition du même », Iván Guerrini), découvertes de Benoît Mandelbrot (partie de la théorie du chaos), phénomènes de la nature (flocons de neige, découpes des côtes de Bretagne), appliqués aux finances, à la météo, et depuis peu à la santé (battements du cœur).

Mon arbre généalogique (avec ma fratrie)

Cadre pour génosociogramme – famille fréquente
QUELQUES DATES HISTORIQUES (vécues par les cas cliniques rapportés)


194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195
194_195 194_195 194_195 194_195

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Freud, d'ailleurs, avait eu l'intuition, dans *Totem et Tabou*, de l'importance de la transmission transgénérationnelle :

> « Si les processus psychiques d'une génération ne se transmettaient pas à une autre, ne se continuaient pas dans une autre, chacune serait obligée de recommencer son apprentissage de la vie, ce qui exclurait tout progrès et tout développement. […] De quels moyens une génération se sert-elle pour transmettre ses états psychiques à la génération suivante ? Ces deux questions n'ont pas encore reçu une solution satisfaisante, et la transmission directe par la tradition, à laquelle on serait tenté de penser tout d'abord, est loin de remplir les conditions voulues. Quelque forte que soit la répression, une tendance ne disparaît jamais au point de ne pas laisser, après elle, un substitut quelconque, qui, à son tour, devient le point de départ de certaines réactions[5]. »

Sans vouloir comparer ce qui ne peut l'être, la transmission est toujours (pour le moment) sous le signe de l'inconnu et de l'interrogation ; mais nous espérons que prochainement les progrès de la recherche interdisciplinaire touchant à la fois les sciences humaines, la biologie, la physique quantique, l'éthologie animale et humaine, ainsi que l'étude et la découverte de nouveaux neuro-transmetteurs permettront de mieux cerner comment se passent ces transmissions et se font ces communications tant entre individus qu'entre générations, ce dont Moreno avait eu l'intuition sous le terme de *télé*.

Karl Pribram a démontré que le cerveau fonctionne comme un hologramme. Les travaux récents d'Ilya Prigogine, David

Bohm, Fritjof Capra, sur le temps et le corps – espace-temps – ont montré que tout est interconnecté.

L'éthologie animale, de Darwin à Hinde et Sheldrake, soulève aussi des problèmes de transmission.

Ainsi, Rupert Sheldrake[6] se pose aussi la question de la *transmission*, à partir d'une sorte d'*engrammation* à la manière dont les mésanges britanniques se transmettent l'ouverture des pots à lait, posés devant les portes des cottages, de génération en génération, car tout se passe actuellement comme si elles n'avaient pas à l'apprendre.

Ce problème de la *transmission*, de l'*origine* et de l'*oubli* – du *refoulement originaire* – n'a pas seulement interrogé Freud[7] ainsi que récemment Anzieu, Kaës[8] (1992).

Ce problème a déjà été posé par Platon dans le mythe de Er le Pamphylien : Platon[9] décrit comment les âmes perdent la mémoire de tout et oublient ce qu'elles ont vu avant de naître. Nous pourrions dire que cet oubli d'un savoir préalable permettrait de vivre ici et maintenant, en se créant un avenir personnel possible, donc, d'une certaine façon, délivré du poids du passé. Si je comprends bien Platon, *Léthé* signifierait un retour à la génération.

Depuis quelques années, des psychanalystes, tant aux États-Unis – Martin Bergmann et Hilton Jacouy, travaillant depuis 1982 sur la génération des enfants de l'Holocauste – qu'en France – et en particulier Françoise Dolto-Marette, Nicolas Abraham et Maria Török, et aussi Didier Dumas et Serge Tisseron – posent à nouveau l'hypothèse d'un refoulement conservateur et d'une chaîne se transmettant d'une génération à l'autre, d'un *non-dit* qui devient, pour les enfants porteurs du secret dont on ne parle pas (secret encrypté, donc), *une souffrance représentable mais indicible* (qu'on n'a pas le droit

de dire), s'inscrivant, s'« encryptant » dans l'inconscient comme une structure interne. À la troisième génération, le non-dit secret, l'indicible, devient l'*impensable* (donc même pas pensé), parce que non représentable *(l'impensé généalogique),* devient le « fantôme » qui hante à son insu celui qui présente souvent des symptômes non explicables, indices du secret qu'un parent, à son insu, a projeté sur lui.

En analyse transactionnelle, la psychanalyste Fanita English va même jusqu'à dire qu'on se repasse la « pomme de terre brûlante » *(the hot potatoe)* d'une génération à l'autre pour s'en débarrasser, comme dans un système clos.

Pour elle, dans des cas de difficultés graves avec les parents, le jeune enfant se construit un *épiscénario* : une histoire, une intrigue secrète basée sur la croyance magique qu'il évitera pour lui-même un destin néfaste s'il parvient à le transmettre à une victime sacrificielle ou à un bouc émissaire (English, 1974, p. 199). C'est ce qu'elle appelle un scénario hamartique tragique : en « passant le problème à un autre », la personne va se débarrasser de son « scénario destructeur ».

Montaigne, ayant perdu à trente ans son ami La Boétie, a passé sa vie comme habité et hanté par lui, à essayer de le faire revivre, en publiant ses écrits et en parlant de lui, de son affection, de son amitié pour lui, dans ses *Essais* (1580-1582). Montaigne décrit cette possession de l'âme :

> « En l'amitié dont je parle / nos âmes / se mêlent et se confondent l'une et l'autre d'un mélange si universel qu'elles s'effacent et ne trouvent plus la couture qui les a jointes. Si l'on presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi » (*Essais*, 1, 28).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

> de la première admission à l'hôpital et le second était l'âge hypothétique du syndrome d'anniversaire, c'est-à-dire l'âge qu'aurait dû avoir le (la) malade si l'aîné de ses enfants avait eu l'âge qu'elle avait au moment de la perte du parent » [le statisticien devait déterminer si la correspondance entre ces âges arrivait plus souvent que si c'était dû uniquement au hasard]. Les corrélations indiquent qu'il ne peut s'agir de hasard : le syndrome d'anniversaire apparaît plus souvent que prévu, c'est-à-dire qu'il est « statistiquement significatif » au niveau du.03 pour les femmes ayant perdu leur mère [c'est-à-dire le parent du même sexe].

Le syndrome d'anniversaire est donc statistiquement démontré [dans le cas d'épisodes psychotiques chez des adultes mariés hospitalisés].

Malheureusement, le nombre d'hommes trouvés avec ces critères est trop faible pour une analyse statistique : il est cependant suffisant pour indiquer une tendance similaire chez les hommes ayant perdu leur père, bien que ce ne soit pas statistiquement significatif pour la perte d'un parent de l'autre sexe.

On peut se demander pourquoi cette différence entre hommes et femmes.

Hilgard a alors repris le groupe des malades hospitalisés pour alcoolisme (930, dont 670 hommes).

Si l'on prend l'hypothèse d'un « choix » possible entre psychose et autres problèmes pathologiques – pour les hommes – et en étudiant ces coïncidences d'âge et de perte au niveau de l'alcoolisme chez les hommes adultes, Joséphine Hilgard a

démontré que « l'alcoolisme est une alternative autre que la psychose pour répondre au sentiment conflictuel créé par l'arrivée d'un bébé à la maison ». Joséphine Hilgard et Martha Newman, « Anniversary in Mental Illness », *Psychiatry,* 1959 ; « Evidence For Functional Genesis in Mental Illness : Schizophrenia, Depressive Psychoses and Psychoneuroses », J. *Nerv. & Ment. Dis.*, 132 : 3-16, 1961.

L'un des points importants de cette recherche, c'est la découverte du *syndrome d'anniversaire,* complété par celle du *double anniversaire* – ou de l'*anniversaire successif* – dans le cas d'une mère ayant deux enfants et qui fait une dépression à épisode psychotique lorsque chacun des enfants atteint successivement l'âge qu'elle avait à la mort de sa mère (par exemple, treize ans pour la malade appelée Martha M.).

Rappelons qu'un accident psychotique avec hospitalisation (internement) est statistiquement significatif à.03 lorsqu'il s'agit d'une fille par rapport à la perte de sa mère (par mort ou psychose), et seulement probable lorsqu'il s'agit de la perte du père (arrivant donc plus fréquemment et de façon significative pour la perte du parent du même sexe que le sujet). Pour Hilgard, le fait qu'il y ait moins de cas de déclenchement de psychose en ce qui concerne les hommes s'explique par le fait que les hommes ont plus de flexibilité de rôles et de possibilités diverses de choix que les femmes pour tenir un rôle dans la société et dans la vie – et beaucoup d'hommes choisissent en cas de difficulté un refuge « dans la bouteille », c'est-à-dire dans l'alcoolisme.

Hilgard et Newman rapportent d'autres exemples cliniques dans leurs articles de 1959 et 1961.

Des recherches faites sur la perte de la mère *par psychose* (et internement) ont montré le même phénomène d'anniversaire lorsque la fille atteignait l'âge de l'hospitalisation de la mère

(Hilgard & Fisk, 1960), la fille fait un épisode psychotique avec hospitalisation :

> « On voit clairement la persistance à l'âge adulte d'un noyau de confusion et d'identification non intégrées […]. Lorsque les circonstances du traumatisme primitif se sont répétées – alors qu'elle était mère et non plus fille – que le traumatisme, encapsulé depuis l'enfance, a été réactivé *(triggered)*. »

Lorsqu'il y a perte d'un parent à un certain âge, lorsque le sujet atteint cet « âge critique », il y a de fortes probabilités pour qu'il y ait rebondissement de la crise à l'âge anniversaire ou à la date anniversaire, comme on le voit pour le double anniversaire, avec épisode psychotique, chaque fois que l'un des enfants atteint l'âge du sujet lorsqu'il y a eu perte d'un parent de son propre sexe.

Ceci se déclenche plus fréquemment lorsque l'enfant et le parent ont la même place dans la fratrie et que quelque part la famille ou la personne elle-même prévoit cet effondrement : c'est la *saga de la psychose* (qui serait proche de ce que Robert Rosenthal a appelé la « réalisation automatique des prédictions ») et le « jeu familial des ressemblances » et des identifications.

Cependant, un très grand nombre de personnes ne deviennent pas psychotiques ou névrosées après avoir perdu leur parent pendant leur enfance. Aussi il était important de comprendre le pourquoi du problème et de déterminer dans quelles circonstances la mort d'un parent (père ou mère) dans l'enfance, pouvait créer *cette fragilisation de la période d'anniversaire.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

EIGER A. (1983), *Un divan pour la famille*, Paris, Dunod.

ELKAÏM Mony (1989), *Si tu m'aimes, ne m'aime pas. Pourquoi ne m'aimes-tu pas, toi qui prétends m'aimer ? Approche systémique et psychothérapie*, Paris, Seuil.

ELKAÏM Mony (1999), « Les Thérapies familiales intergénérationnelles », in ELKAÏM Mony (dir. pub.), *Panorama des thérapies familiales*, Paris, Seuil.

ENGLISH Fanita (1969), « Episcript and the "Hot Potato Game" », *T. A. Bulletin* VIII, oct., 77-82, Tr. fr. 1992, « L'épiscénario et le jeu de la pomme de terre brûlante », in *Aventures en analayse transactionnelle*, Paris, Épi, 1984, p. 199-207 (épuisé). Rééd. *in Analyse transactionnelle et émotions*, Paris, Épi, 1992, p. 159-166.

FEDIDA Pierre, GUYOTAT Jean et coll. (1986-1987), *Actualités transgénérationnelles en psychopathologie*, Paris, Écho Centurion.

FELSMAN J. K. (1989), « Risk and Resiliency in Childhood », *in* DUGAN T. F. et COOKS R. (eds), *The Child in our Times*.

FERENCZI Sandor (1932), *Journal clinique (janvier-octobre 1932)*. Tr. fr. Groupe du Coq Héron, Paris, Payot, 1985, 97.

FERENCZI Sandor (1982), « Transfert et introjection », in *Œuvres complètes*, Paris, Payot, t. 1 [mise en mots des expériences relationnelles].

FISCHER I. et HINDE R. A. (1949), « The Opening of Milk Bottles by Birds », *British Birdes*, 42, p. 347-357.

FLIES-TRÈVES Murielle (2001), *Le Deuil de maternité*, Paris, Plon.

FORRESTER Viviane (1983), *Vincent Van Gogh ou l'enterrement dans les blés*, Paris, Seuil.

FOULKES S. H. (1964), *Therapeutic Group Analysis*, Londres, Allan and Unwiab. [Sur les forces familiales et sociales et la « matrix » et le niveau interpersonnel et transpersonnel – la

psychée étant à la fois organique et sociale.]
FOULKES S. H. (1964), « Social or Interpersonal Unconscious », *in Therapeutic Group Analysis*, Londres, Allen & Unwin, chap. III, p. 512.
FOULKES S. H. (1971), *Guide du psychothérapeute de groupe*, Paris, Desclée de Brouwer, « Hommes et groupes ».
FRAMO James (1992), *Intergenerational Family Therapy*.
FRAMO J.-L. (1992), *Family-of-Origin Therapy*, New York, Brunnel/ Mazel.
FREUD Sigmund (1897), Drafts L et M, *Collected Papers*, Standard Edition, vol. I (1886-1899), et *Unpublisted Papers*, p. 248 et 250 et s., Londres, Hogarth Press, 1966.
FREUD Sigmund (1900), *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, 1976 [1976, p. 415 sur les prénoms-revenants ; 455 sur Autre scène].
FREUD Sigmund (1909), « Le roman familial des névrosés », *in Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973 [trad. fr.].
FREUD Sigmund (1909), « L'inquiétante étrangeté », *in Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971, p. 185.
FREUD Sigmund (1909), « Family Romance », *in The Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, Londres, Hogarth Press, 1953, vol. 5, p. 487.
FREUD Sigmund (1914-1923), *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP. Tr. fr., rééd. 1977, Payot.
FREUD Sigmund (1915), « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », *in Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1977.
FREUD Sigmund (1917), « Deuil et mélancolie », *in Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952, p. 189-222.
FREUD Sigmund (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *in Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1951, rééd., tr. fr. [Sur le jeu de la bobine du petit Ernst Freud et la présence de l'absent.]

FREUD Sigmund (1938), « Pour introduire le narcissisme », *in La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969. Tr. fr.

FREUD Sigmund (1939), *Moise et le monothéisme*, Paris, Gallimard/Idées, 1948.

FROMM Erich (1962), « The Social Unconscious », *in Beyond the Chains of Illusion : my Encounter with Marx and Freud*, New York, Simon and Schuster [sur « social unconscious » quotation].

GARLAND C. (1980), « The Proceedings of the Survivor Syndrome », Workshop, Londres, Institute of Group Analysis.

GAULEJAC Vincent de (1987), *La Névrose de classe*, Paris, Hommes et groupes [sur les échecs scolaires et professionnels liés au niveau des parents].

GOFFMAN Erwin (1963), *Stigmate*, tr. fr., Paris, Minuit, 1975, et *Frame Analysis* (analyse cadrée).

GOFFMAN Erwin (1970), *Frame Analysis* [Analyse cadrée], USA.

GREEN André (1983), « La mère morte », *in Narcissisme de vie, Narcissisme de Mort*, Paris, Minuit.

GRINDER John et BANDLER Richard (1983), *Les Secrets de la communication*, Montréal, Le Jour, trad. fr. de *Frog into Princess*.

GRODDECK Georg. W. (1923), *Le Livre du ça (Au fond de l'Homme, cela)*, Paris, Gallimard, rééd. (« Tel » – Poche), 1973, tr. fr.

GUIR Jean (1983), *Psychosomatique et cancer*, Paris, Point Hors Ligne [quelques génosociogrammes d'enfants leucémiques].

GUYOTAT Jean (1980), *Mort, naissance et filiation*, études de psychopathologie sur le lien de filiation, Paris, Masson.

GUYOTAT Jean (1980), « Filiation et généalogie », *in Psychanalyse à l'Université*, tome V, n° 18, mars 1980.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

75007 Paris.

Centre généalogique de Paris, 17, rue de Mesnil, 75116 Paris.

Cercle d'entraide généalogique, 119, rue de Clignancourt, 75018 Paris.

Chambre syndicale des généalogistes familiaux, 74, rue des Saints-Pères, 75006 Paris.

Institut généalogique Drouin. Canadiens provenant de France (XVII^e^, XVIII^e^, XIX^e^ s.). Montréal, 4184, rue Saint-Denis, Canada.

Association généalogique des Indes françaises, 34, rue Émile-Lehel, 75017 Paris [Réunion, île Maurice, Pondichery, Antilles, Louisiane].

Association d'entraide de la noblesse française, 9, rue Richepanse, 75008 Paris.

Dépôt d'archives (départementales).

Romans, nouvelles, pièces de théâtre, autobiographies, réflexions

ANET Claude (1929), *Ariane, jeune fille russe*, Paris, Grasset.

BALZAC Honoré de (1832), « Le Colonel Chabert », in *Œuvres complètes*, Paris.

BEDDOCK Francine (1988), *L'Héritage de l'oubli : de Freud à Claude Lanzmann*, Nice, L'édition, Transes, 1991 [Réflexions sur le film *La Shoa* et l'Holocauste].

BEN JELLOUN Tahar *et al.* (1994), *Raconte-moi la vie*, Paris, Disney-Hachette-Lire. [Sur Verdun : « La bouche pleine de terre », Erik Orsenna.]

BERNARD Jean (1992), *Le Syndrome du colonel Chahert ou le vivant mort*, Paris, Buchet-Chastel.

BINET Marie (1999), *Noir comment ?*, Paris, Au Même Titre

édition.
CREUZAT Robert (1986), *La Victoire oubliée : Gerbeviller-Rozelieures, août-sept. 1914*. Préface du colonel de Castelnau. [Aussi sur Sarajevo, 28 juin.]
DOLTO Françoise (1986), *Enfances*, Paris, Seuil, « Point », 1988.
DUPEREY Anny (1992), *Le Voile noir*, Paris, Seuil.
FYNN (1974), *Anna and Mister God*. Tr. fr., *Anna et Mister God*, Paris, Seuil (1976).
GOETHE, *Ses mémoires et sa vie*, *Vérité et poésie*, I, Paris, Le Signe, 1979, p. 34-35.
HALEY Alex (1977), *Roots*, Londres, Picador. Tr. fr., *Racines*, Paris, Seuil, 1976.
HOFF Benjamin (1946), *The Tao of Poo*, New York, Dutton 1982, rééd. Penguin.
KROH Alexandra (1993), *Les Guerres sont si loin*, d'après le récit de Lucien Duckstein, Paris, Liana Levi/Scribe (trad. amér. Lucien Story, USA). [Récit autobiographique d'un enfant déporté à neuf ans, devenu mathématicien].
MONTAIGNE Michel de (1595), *Essais*, Texte établi et annoté par A. Thibaudet, Paris, NRF, La Pléiade, 1938 ; rééd., 1940 et 1976, Paris, Gallimard, 1962, La Pléiade : 187, 1963/1992.
PLATON (427-347), « Er le Pamphylien » *in La République*. X 614. Paris, Gallimard, 1950, rééd. La Pléiade, 1989, I, 1231 et s.
REVERAT Gwen (1952), *Period Piece : A Cambridge Childhood*, Londres et Boston, Faber, rééd. 1987 [sur la famille Darwin].
SEMPRUN Jorge (1994), *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, rééd. Folio, 1996.
STÉPHANE Roger (1986), *Autour de Montaigne*, Paris, Stock.

TOURNIER A. (19..), « La Commémoration », *in Medianoche*, Paris.

CLAIRIER C., LÉGER, GAUCH A. M., TRAIBLIN M., CLAVIER Y. (1992), *Objectif calcul :* Nouveau programme de maths CE2, Paris, Hatier [avec modèle d'arbre généalogique fait et à faire par les élèves, p. 34].

Collectif (1998), *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918*, Paris, Librio-Radio-France. Préface de Jean-Pierre Guéno.

Films

BINET Marie, *Noir comment ?*, 2001.

LELOUCH Claude, *Les Uns et les autres* et plusieurs films, 1980-1997.

Chansons : Yves DUTEIL, *Les Dates anniversaires.*

Compléments de bibliographie

ABRAHAM Ada (1994), « Le co-soi, ou le synthéisme primaire », *in* René Kaës, dir. pub., *Les Voies de la psyché : hommage à Didier Anzieu*, Paris, Dunod, p. 326-340.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne, ABRAHAM Ada, ALVEZ Sanchez Aldo et GEOFFROY Yannick (1978), « Essai d'une analyse pluridimensionnelle du soi », *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Nice*, n° 31, « Psychologie sociale clinique », p. 27-67.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne (1994), « Vie transgénérationnelle et maladie », *in Le Processus de guérison, par-delà la souffrance et la mort*, Les Ateliers de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ariane, 94, 95 ; Ariane, jeune fille russe, 95
Arménie, 39 ; Arméniens, 69, 70
Arnold et Denis, 170
arrêt et reprise de la respiration, 76 (cf. souffle, communication non verbale, observation)
arrêter la chaîne (des répétitions de maladies, accidents, traumatismes), 143
articulations (des histoires familiales), 196
artiste, 42
ascendants, 85, 88
assassinat(s), 31, 55, 57, 59, 78
Assistance publique, 108
assistante sociale, 50
associations libres, 77, 90
assumer son histoire familiale et son passé, 185
asthme, 171
astrologie (l') et les arts de la voyance, 105
atome de parenté, 92
atome social, 21, 157, 28, 49, 149, 150
atteindre un niveau (scolaire, universitaire, culturel, social) non atteint par les parents, 79
atteint dans son corps au même endroit, 112
attendre pour lâcher prise, 81
attentat à la bombe à Paris, 102
attente-quant-au-rôle, 39, 49, 91, 188
attentes externes, 39
attention flottante, 19, 77
attitude exploitative, 31
attitude généreuse, 31, 32
attribuer une signification à un indice, 79 (cf. indice, observation)
auditifs, 19 (mode perceptif –) ; (cf. Bander et Grindler)

Augustin (saint), 148
Aulagnier Pierra, 208
Ausloos Guy, 143
autobiographies, 221
autre scène (l’), 16 (cf. Freud)
avantages, 31
Avent (l’), 163
avoir été exploité, 44
avortement, 85
avril, 118 (mois d’) ; (cf. Verdun, gaz, cauchemars, syndrome d’anniversaire, symptômes d’anniversaire)
axe imaginaire, 93

B

Bach (Jean-Sébastien, Jean-Chrétien), 136
bachot, 54 (baccalauréat)
bagne (Guyane, guillotine), 163
bague, 89
balance des comptes, 29, 31, 34
balkanisation, 98
bande dessinée, 61
Bandler Richard et Grinder John, 20
bannissement, 68
baptêmes, 134
Barbara, 161
Bas-Rez, 32 (réunions familiales)
bases théoriques, 158 (cf. théorie du transgénérationnel, transmission)
Basque(s), 45, 70
bataille de Sébastopol (1855), 83 ; – de Verdun (1914-1918),

161
Bataillons d’Afrique, 58
bâtardise, 56, 78
Bateson Gregory, 20, 23, 24, 27, 75, 148
béances dans la réalité, 58
beau-père/belle-mère/belle-fille « pièce rapportée », 21, 134, 170
Beauvoir Simone de, 125
bébés, 189
Belle au Bois dormant (La), 188
Belo Horizonte, 121
bercés d’histoires sur le terrorisme et les horreurs (enfants), 121 (cf. saga familiale, transmission)
Bergmann Martin, 190
Bernard, 126, 126, 128
Berne Éric, 40
besoin d’harmonie interne, 40
Berlin (chute du Mur de), 67
Bettelheim Bruno, 209
Bible, 54, 91
Bibliographie, 205
Bicentenaire de la Révolution française (1989), 139 (cf. commémoration, cinquantenaire, centenaire, anniversaire, traumatismes, cauchemars)
bière, 45 (vin ou)
Bion, 209
Birdwhistell Ray, 20
blancs, 89 (trous de mémoire, oublis familiaux)
blessé à Verdun, 83, 196, 161 (cf. gaz, toux, quasi-asthme, anniversaire, cauchemars)
boat people, 67
body-mind connection, 37

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dracula, 44
drogue, 103
droit à la différence, 45 ; – d'ancienneté, 69 ; – des vainqueurs, 69
droit du sang, 69 ; – du sol, 69 ; – romain, 193 ; – par héritage, 69
Dumas Didier, 129, 190
Dumas fils (Alexandre), 98, 99
Dumas père (Alexandre), 99
Dupont et Dupond, 62
Duras Marguerite, 65
dyades, 22

E

échange(s), 42 ; – de dons, 42, 44 ; – affectueux, 32
échec(s), 45, 89, 145, aux examens, 157 ; – scolaire, 53, 77 ; – d'enfants intelligents, 79
échelle des mérites, 31 (cf. différentiation de soi, dettes et mérites)
échelle sociale, – gravir ou descendre l'– (cf. loyautés familiales, névrose de classe, échecs scolaires)
échos du groupe, 102
éclairage psychosocial et psychanalytique, 157 (cf. thérapie, psychanalyse)
école, aller à l'–, conduire son enfant à l'–, 123 ; écoles, 100 (loyauté familiale, névrose de classe, échecs)
école de pensée, 49 (théories, psychothérapie)
écoute, 76 ; – attentive, 79 ; – de l'autre, 100 ; écouter avec la « troisième oreille », 77 ; – très attentivement, 79
écouter-voir, 76, 77

écrivains, 65
éducation, 78 ; – reçue ou à recevoir, 51
effacer l'ardoise, 14 (cf. ardoise, comptes familiaux, dettes, ressentiment)
effets psychopathologiques de la loyauté familiale, 53 ; – sur le descendant, 196
effroi, 159 ; – transgénérationnel, 159, 82, 165, (cf. peurs, horreurs, froid, traumatismes de guerre)
égalité entre les enfants, 50 (cf. aussi études des fils et des filles)
égards réciproques, 29 (comptes familiaux)
Église, 57 ; – chrétienne, 170
ego auxiliaire, 105 (psychodrame)
élaboration des règles familiales, 51
élaboration psychique, 106, 188
élan vital, 166
élever ses enfants, 43 (mères –) ; – ses frères et soeurs, 32 ; – ensemble (enfants), 128
Ellen, 97 (L. N.) (cf. décrypter son nom, génosociogramme)
éloignement, 79
émettre des hypothèses historico-économico- sociologiques, 90
émeutes raciales, 67
émigration, 27, 90 ; – de l'intérieur, 45 ; émigrés, 68, 103 ; – russes, 68
empathie, 19, 21 ; – directe, 59
Empire, 142 (cf. Napoléon, guerres)
en chasse de ses secrets de famille (se mettre –), dans son vrai contexte, 59
enclave, 195
endosser l'habit d'un mort, 188 (cf. loyautés familiales)
enfant, 40, 198 ; – « sans père », 102, 166 ; – adopté, 62 ; – adultérin clandestin, 92 ; – et caché, 61 ; – adultérin ou

abandonné, 93 ; – autiste, 132 ; – de la mère morte, 147 ; – de six ans, 198 ; – de trois ans, 137 ; espacement entre –, 136 ; – illégitime caché, 107 ; – juif, 64 ; – mort, 92 ; – mort en bas âge, 78 ; – mort–né, 88 ; – naturel (le), 47, 58, 61, 92, 93, 96, 99, 100 ; – posthume, 94 ; – psychotique, 46, 78, 81, 100, 145, 146, 147, 148 ; – de remplacement, 146 ; – réparateur, 78, 145, 147 ; – trouvé, 109, 128 ; – volé, 109 ; – « naturels », ou « abandonnés », ou « illégitimes », ou « bâtards », 98, 102 ; – « rejetés par la mère », 102 ; – abandonnés, 108 ; – de déportés, 63 ; – à qui on n'a pas dit la vérité, 63 ; – de deux divorcés remariés, 134 ; – de l'holocauste, 190 ; – de la DDASS, 102 ; – des rues, 108 ; – élevés par une grand-mère ou une tante, 102 ; – par une mère nourricière, 136 ; – mis en pension, 107 ; – naturels, 82, 102 ; – porteurs du secret, 171 ; – quittent la maison (les), 108 ; – se francisant, 49 ; – trouvés, 128 ; enfants, même mariés, continueront à habiter sous le même toit, 50 ; – incassable, résiliant, 108
engagement interne à sauvegarder le groupe lui-même, ou la famille, 52 ; engagements inconscients du groupe, 41
Engel George, 82
English Fanita, 191
engrammation, 188, 190 ; – psychologique, 129 ; engramme, 136, 143, 188 ; – psychologique du mal subi, 65
engrammer le programme, 188
Enneis James, 20, 75
ennemi potentiel, 91
enquête sur la descendance, 96 (cf. en chasse, recherches familiales, génosociogramme)
enterrement(s), 118, 134 (voir mort et –)
entité biologique et psychologique, 30
entorse, 125

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

impensable, 106, 106 ; (l'–), 191
impensé, 15, 185, 172 ; – généalogique, 106, 191 ; – (cf. traumatismes), 160
implicites, 30
importance de la filiation patrilinéaire, 91 ; – du prénom, 94
imprécation de Caton l'Ancien : Delenda Carthago est, 140
imprégnation mémorielle, 172
in utero (l'enfant), 172 ; –, l'enfant commence à rêver, 192
incertitude sur le père, 92 (cf. filiation, nom de famille, père, secrets, non-dits)
inceste, 44, 55, 56, 78, 170, 225 ; – de deuxième type, 136, 170 ; – de substition, 134, 169 ; – généalogique, 128, 129, 130, 132, 134, 136, 169 (cf. veuf)
inconscient, 15, 16, 17, 19, 53, 106, 110, 129 ; (de l'–) d'un parent à l'– d'un enfant, 193, 195, 196 ; – (l') a bonne mémoire, 144 ; – (l') de la mère et de l'enfant sont liés, 192 ; – (l') pointe des événements, 144 ; l'– artificiel (cf. N. Abraham), 176 ; – artificiel, logé au sein même du Moi, 195 ; collectif, 17 ; – de la mère et le préconscient de son enfant à naître, 80 ; – et Moi, 197 ; – économique, 153 ; – familial, cf. co-inconscient ; – social, 178 ; d'inconscient à –, 179
incorporation, 56, 192, 199,
indices du secret, 191 (cf. recherches, secret)
indicible, 15, 106, 106, 185 ; (l'–), 191, 160
Indiens des Amériques, 69
individu (l') et la famille, 46 ; individuelle, 49
industrie, 100
inégalité, 159 ; – du sort, 159
infirmières, 101
influenza [grippe], 199
information rétrospective, 30 (cf. génosociogramme, secrétaire

familiale, secret, répétitions, arbre généalogique, recherches)
initiales (du nom), 97 (cf. Ellen, recherches familiales, génosociogramme)
injonction(s), 24, 39, 143, 188 ; – paradoxale, 118
injustice(s), 22, 33, 36, 159, 161, 39, 56, 89, 121 ; – du sort, 159 ; – économique, 159 ; – subie, 33, 36, 65 ; – vécue, 38 ; – vécue dans les familles, 39 ; – subies, 33 ; – et réparation, 159 ; « Real justice », 161
inné, 18 (voir aussi acquis
inquiétante étrangeté (l'), 158 (cf. Freud)
inquisition, 67
inscriptions psychosomatiques, 82, 164, 167 ; – somatiques, 167
Insertion, 224
Institut National de la Santé Mentale (NIMH), 199
institution psychiatrique, 204 (cf. psychose, accès psy. ; schizophrène, anniversaire)
insurmontable angoisse des parents touchant à ce qu'ils cachent, 47 (cf. secrets, traumatisme)
intégrer passé et présent, 203
intégrative (pensée–), 77
intégriste, 45
intellectuels de gauche, 52
interaction, 75, 76, 79 ; – des familles, 27
interculturelle (famille), 45
interdit ; – d'en parler (de l'injonction, du double bind), 24 ; – de l'inceste, ne concerne pas, ne touche pas les alliés, 134 ; il n'y a même pas de terme pour qualifier ces rapports entre deux familles unies par un mariage de leurs enfants – ni entre eux, 134 ; – de ne pas savoir, 151 ; – de savoir, 143
interethnique (famille), 45
interface, 187

intergénérationnel, 167
intermédiaire, 16
interne ; internaliser l'esprit, les espoirs, les demandes, les expectatives, 51
internement, 55, 78, 201 ; – en hôpital psychiatrique, 78
interpréter de plusieurs manières, 142
interraciale (famille), 45
interreligieuse (famille), 45
intervention chirurgicale, 77 (cf. opérations –, dates anniversaires)
intime, 79
introjecté, 55 ; introjection manquée, 56
intrusion sur son territoire et de sa dépossession, 132
intuition, 28, 148 ; – du monde de l'Autre, 56
invasions, 69
inversion, 29
invisibles, 148
invivable, 64
Irlande, 70 ; Irlandais, 70
Isabelle, 151, 152
islam, 39, 66
Israël, 42
IVG, 85, 88 (grossesse interrompue)

J

Jackson Don, 24
Jacob, 170
Jacouy Hilton, 190
Jacqueline, 70, 118, 151
Jacques/Jacqueline, 151

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

on-dit, 30
oncle et nièce, 44, 170
opérant pour le sujet (ce qui est – – dans ce qu'il exprime), 79 (cf. génosciogramme, écouter, interpréter, relever)
opération (chirurgicale), 54, 175
opéré(s), par hasard (un jour anniversaire), 63, 82 ; (se faire –), 125, 173
oppressions (politiques), 36
optique transgénérationnelle, 59
ordre juste, 35
oreille attentive, 158
Orénoque, 186
Orient arabe, 66
originaire, 109
originaire (l'), 188 ; – originaire (fantasme), 110, 208
origine, 61, 109, 190
origine (l') et la mort
origine des noms de famille, 137 ; – géographique (nom de famille lié à une), 137
orphelin (e), 32, 159 ; – jeune, 114 (obligations d') et « qu'elle le lui doit bien » ? (à sa soeur morte) et que « chez nous, ça s'est toujours fait ! », 38
orphelins de guerre, 102
Otto Rank, 109
oubli, 190 ; – d'un savoir préalable, 190 ; – fondateur, 188
oubli d'un accident familial, 118
oublier, 68, oublié, 117 ; – de m'attacher (en deltaplane), 115
oublié l'événement, mais sans oublier de prendre des risques, 125 ; oublis, 16, 157, 89
Oury Jean, 46
Oustachis, 39 ; – pro-allemands, 67
outil de connaissance de soi, 100 ; – institutionnel, 100 ; –

conceptuels, 46
ouverture et fermeture du corps, 76

P

paido-métér, 197
paye(r) ses dettes, 43, (dette–) par fille, 69 ; – les dettes du passé, 14 (cf. dettes et mérites, ardoise, comptes familiaux, traumatismes)
Paix, 160
Palo Alto, 20, 23, 24, 27
pans entiers de mémoire resurgissent, 90 (cf. génosociogramme, liens, interprétation)
papas successifs, 166 (cf. père, liaisons de la mère, divers quasi-oncles ; familles reconstituées)
pape, 66 ; – Jean-Paul II, 151
par « quelque chose » issue d'une nécessité interne, 124
par hasard, 124
paradoxe, 25
paraissent signifiants (signes), 76
paraplégique, 115
parce que c'était lui, 191
pardon : demander –, 68 ; pardonner, 33, 70
parent(s), 29, 40, 78 ; – de ses parents, 30, 53 ; – discrets, – du même sexe, 200 ; – mort, 92
parentèle, 85, 92
parentification, 29, 30, 52, 53
parler en famille, 161 ; – le non-dit, 107 ; – le secret, 145 ; – sa vie, 99, en – à un thérapeute, 105
parole dite, qui installe le néfaste, la mort, l'accident dans l'esprit des gens, 140

parole forte accompagnant une émotion forte, 140 ; – forte mal comprise, 142
partage des biens, 51 ; – des possibilités d'avenir, 51 ; – des revenus, 51 ; – des souvenirs (et objetssouvenirs), 51 ; – des tâches, 51 ;
partages, 22 ; – d'héritage, 89
participer à l'événement du cinquantenaire et s'en aller « mourir » ensuite, 82,
partir sans bagages, 67 ; – partir au loin, 89
pas de chambre à elle (à soi), 132 ; – de place pour vivre, 146
pas de représentation mentale
possible, 106
pas effacé l'ardoise et le ressentiment des musulmans, 151 (cf. injustice, traumatismes de guerre, croisades, pape)
pas eu d'adieu, 63
pas juste, 78, 117
pas le droit d'oublier, 143 ; – de le dire, 118 ; – de savoir et d'en parler, 143
passage, 193 ; – de l'inconscient d'un
parent à l'inconscient d'un enfant, 56
passage de la « ligne raciale ou religieuse », 93
passage difficile au même âge de mort, 83
passer le problème à un autre, 191 (cf. se repasser le problème, pomme de terre brûlante (hot potatoe), épiscénario, scénario destructeur, bouc émissaire, transmission, inconscient)
passé pathologique de sa mère et de son père, 43, travailler le – souvent sur deux siècles (sept à neuf générations), 157
passé (toujours) vivant, 13, 14, 73
passé-présent, 14
passe-temps, 58
Passion du Christ, 57
« patate chaude », 25

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

résidus de l’esclavage, 66 (cf. esclavage, traumatisme transgénérationnel, ardoise)
résiliance, 108
Résistance, 52 ; – en clandestinité, 104
résistant, 104
respect des morts, 52
respirer (arrêter de –, se remettre à –), 76 ;
reprendre sa respiration, 76
responsabilités, 31
ressemblances physiques, 92
ressentiment, 33, 36, 37, 132 ; – des Noirs, 66 ; – lié à des spoliations familiales ou de voisinage, 78 (ou sociales, nationales (cf. injustice subie, guerres, traumatismes, génocide, croisades, vendetta)
restaurer la justice, 38
restitution d’une éthique des relations transgénérationnelles (cf. ethique)
retard (arriver en –), 54 (cf. névrose de classe, échecs scolaires)
retour dans certaines régions, 78 (familiales d’autrefois)
retour de l’archaïque, 158 ; – du fantôme, 56 ; – dans des paroles et actes bizarres, dans des symptômes (phobiques, obsessionnels), 196 (cf. fantôme) ; – du refoulé, 158, 203 ; – périodique, 196
retraite, 22, 89
retraite de Russie (1812), 159 (cf. symptome de vent du boulet, et froid, maladie de Raynaud, 87, 88)
retrouver des secrets, 59 ; – sa mère, 47 ; – son identité, 108 ; – enfin sa liberté, et pouvoir vivre sa vie, 54
réunions (familiales), 89
réussir à se marier, 51 (cf. fils de veuve, fille aînée, dettes familiales)
revanche, 29

revécu de traumatismes précoces, 133, 203 (cf. réveiller, date, syndrome d'anniversaire)
réveil des régionalismes, 98
réveiller le traumatisme, (de l'enfance, au deuxième traumatisme) 133 (cf. perte d'objet d'amour)
revenant(s), 17, 56, 148, 187, 195 ; – familiaux, 110, et porteurs du fantôme, 57, 148
rêve(s), 16, 23, 77, 110
Révocation de l'Édit de Nantes (1685), 68, 90
Révolution, 81, 142 ; de 1789, 149, 160 ; – française, 93
rien à elle (n'avoir rien à soi), 132
rien dit, « pour son bien », 137 (cf. tu, secret, non-dit, traumatisme)
Rimbaud Arthur, 34, 57
risque(s) de transmission génétique, 62 ; prise de –, 125
rites, 31
Robert, 42, 64
Roger, 83, 122
Rogers Carl, 17, 18, 20, 109, 232
roi Midas, 65
rois de France, 138 (cf. Louis XVI, et Molay, et malédiction, et guillotine)
rois et princes de Serendip, 186 (cf. Serendip, serendipity)
rôle(s) 49, 85, 201 ; – des enfants dans le monde familial, 30 ; – du psychothérapeute, 203 ; – complémentaires, 35, 49 ; – endormis et réactivés, 49 ; – familiaux, 100 ; – perçus, 91 ; – fixés, 35
roman familial, 97, 109
romans, 62, 221
rompre la chaîne répétitive par un travail transgénérationnel, 129
Rosenthal Robert, 202
Rossi Ernest, 171

Roy Hart Theatre, 170
Ruesch Jurgen, 20, 75
rupture(s), 157, 88, 125
Russie, 67 (cf. retraite de –)
rythme respiratoire, 157, 76 (cf. observation, repérer, souffle, interpétation)

S

s’apprête à mourir au même âge, 112
s’autoriser à mourir, 81
s’encryptant dans l’inconscient (souffrance indicible –), 191
s’exprimer dans cette lignée, 44
sa propre réalité, 25
sacrifié(e) (se –) pour toi, 42 (cf. comptabilité familiale, mère abusive, dettes et mérites)
saga, 97 ; – de la famille, 30, « – de la psychose » (J. Hilgard) proches de la réalisation automatique des prédictions, 202 ; familiale, 109
sage-femme, 16
Saint Louis, 66
Saint Nicolas, 162, 163
Saint-Alban (en Lozère), 46
Sainte-Baume, 13 (Provence)
Sainte-Beuve, 191
Saint-Jeand’Acre, 151 (croisades) (ressentiment, transgénérationnel, transmission)
saisir sa chance, 15
Saladin, 66
sale ingrat, 43 (cf. gratitude imposée, dettes et mérites)
Salem, 66 (cf. sorcières de et demande de pardon rétrospectif)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

16e édition revue et augmentée

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie

en mars 2009
N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : avril 2009

Imprimé en France

Pour être informé des publications
des Éditions Desclée de Brouwer
et recevoir notre catalogue,
envoyez vos coordonnées à :

Éditions Desclée de Brouwer
2, Passage de la Boule-Blanche
75012 Paris

Nom :……
Prénom :……
Adresse :……
……
Code postal :……
Ville :……
E-mail :……
Téléphone :
……
Fax :
……

Je souhaite être informé(e) des publications
des Éditions Desclée de Brouwer

Composition et mise en pages réalisées par
Sud Compo - 66140 - Canet en Roussillon
114/2009

Anne Ancelin-Schützenberger

Aïe, mes aïeux !

350 000
EXEMPLAIRES VENDUS

DDB desclée de brouwer